1ER NOVEMBRE 1952

Illinois U Library France

N° 368 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

LA TRAGEDIE NDOCHINOISE
par
otre envoyé spécial
LUCIEN BODARD

★

AI PASSÉ TROIS JOURS AVEC EISENHOWER
par
otre envoyé spécial
PAUL MOUSSET

★

Les dessous l'affaire Bonnard

« Voici le barrage de DONZÈRE-MONDRAGON *Qu'en dites-vous ?* »

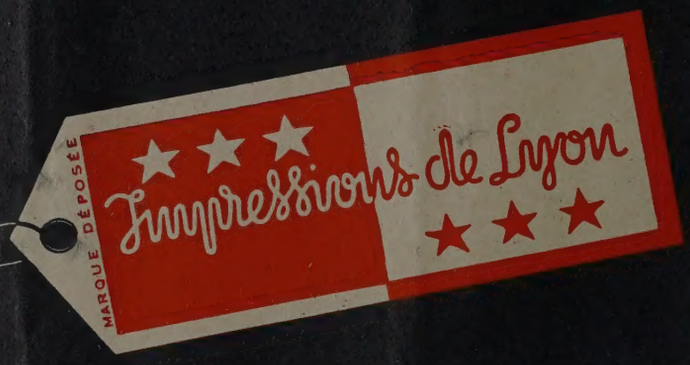
Devant les représentants de quarante-cinq nations le président Vincent Auriol a exalté le génie réalisateur d'une France que l'on prétend vieillie et fatiguée et à qui d'aucuns voudraient mesurer sa place dans le monde.

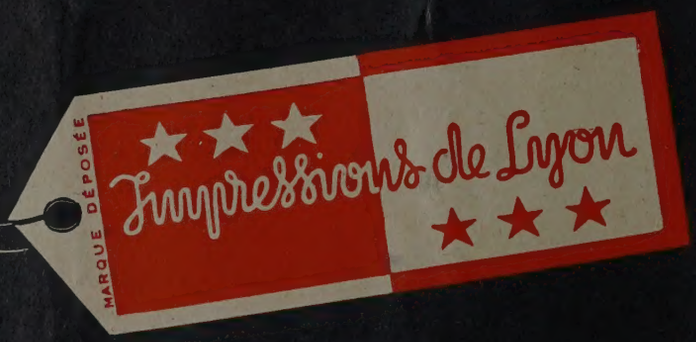
(VOIR PAGES 459 ET 473)

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

COTON INFROISSABLE





FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE** S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

NGHIALO NE RÉPOND PLUS !..

LA TRAGÉDIE INDOCHINOISE. ★ LES VIETS LANCENT LEURS DIVISIONS FANATISÉES A TRAVERS LE PAYS THAÏ

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

LUCIEN BODARD

Quelques jours avant la tragédie la confiance régnait à Nghialo. Le commandant Thirion, chef de la garnison, et ses officiers disaient aux aviateurs qui apportaient des munitions et le ravitaillement à la place menacée : « Que les Vietminh viennent nous attaquer, ils se casseront les dents contre nous. » Les officiers de Nghialo avaient une confiance absolue dans le béton de leurs postes, dans leurs canons, dans leur bataillon thaï, dans l'appui de l'aviation. Et cependant, vers 9 heures et demie du matin, dans la lumière grisâtre du 18 octobre, un pilote impuissant voyait un long cortège de prisonniers, encadré par des Vietminh, sortir des postes éventrés et conquis. La bataille n'avait commencé que la veille, à 5 heures de l'après-midi !

Le drame fut un drame total, absolu, dans l'isolement du reste du monde. Ses heures tragiques ne furent suivies que par les messages

radio des postes assaillis — messages destinés aux avions de soutien et à l'état-major d'Hanoï.

Au début tout avait bien marché. Dans la journée du 17 octobre, par un temps merveilleux, la chasse, fonctionnant en noria, n'avait découvert aucun objectif sur les pentes couvertes de jungle et dans les gracieux villages thaïs entourant la cité. Le camouflage ennemi était parfait.

Brusquement, à 17 heures, les armes lourdes ennemies faisaient un tir de réglage sur les postes. C'étaient des canons de 75 sans recul et des mortiers de 120. Une véritable artillerie de jungle ! Le feu avait d'abord été dirigé contre Nghialo-Haut. Puis des mortiers prenaient à partie le terrain d'aviation, où un petit Morane en cours de relâche réussit cependant à s'envoler. Enfin des obus ennemis s'abattirent sur Nghialo-Bas.

Quelques minutes après l'assaut était donné. De toutes les pentes, de tous les hameaux d'alentour s'élançaient, par vagues, par grappes, par masses, des milliers d'hommes chargeant avec un fanatisme inouï. Très rapidement ils atteignaient les barbelés. Des volontaires de la mort se faisaient sauter volontairement sur les mines. Les mortiers de 120 tapaient sans arrêt sur les postes. Et les canons de 75 sans recul, installés à quelques centaines de mètres à peine, visaient les embrasures des casemates.

Cependant la chasse donnait à fond avec du napalm et des rockets. Des bombardiers légers lâchaient des bombes. Les postes faisaient feu avec tous leurs moyens. Des centaines de cadavres furent bientôt accumulés autour de Nghialo-Haut et de Nghialo-Bas.

La nuit tomba. La nuit, où l'aviation devait normalement être absente. Mais, très haut dans le ciel, descendit une chandelle lumineuse. Toutes les deux ou trois minutes il en apparaissait une autre, qui éclairait tout le champ de bataille. En dessous continuait la noria des chasseurs, qui attaquaient les objectifs que, par phonie, leur désignaient les postes.

En fait, l'intervention aérienne de nuit était réalisée sur une grande échelle pour la première fois en Indochine. Et c'était cela, l'arme secrète des Français pour sauver ce Nghialo isolé par 50 kilomètres de jungle et de montagnes pourries de Vietminh.

Longtemps ce mécanisme aérien fonctionna avec une précision d'horloge. A 10 heures du soir il aidait les postes à repousser une grande attaque ennemie. Les Vietminh y avaient cependant mis un acharnement extraordinaire. A ce moment-là Nghialo-Haut signalait en phonie à un chasseur : « Les Vietminh se ruent colonne par quatre à l'assaut du piton. Napalmisez. » Les combats durèrent quelque temps, violents et confus. Puis ce fut l'accalmie. A 2 heures du matin Nghialo-Bas passait en phonie à un avion : « Nous n'avons que deux blessés légers. Moral excellent. Nous tiendrons. »

Mais la tragédie allait éclater avec une brutalité, une soudaineté extraordinaires. Là est le problème : pourquoi Nghialo, qui avait résisté si superbement jusque-là, allait-il soudainement s'écrouler ?

L'HÉROÏQUE AGONIE DE NOS POSTES

En partie, ce fut la faute du temps. Vers 2 heures du matin des nuages s'accumulèrent dans la cuvette de Nghialo. Une vulgaire couche de stratus. Mais ce fut assez pour paralyser presque complètement l'aviation.

A 4 heures du matin les Vietminh, tranquilles du côté du ciel, lancèrent l'assaut général. Un feu d'enfer. Des hordes d'hommes. Et la victoire de l'ennemi.

Ce que fut l'agonie du poste, on ne le sait pas. Nghialo ne répondait plus au monde extérieur. Ce fut Nghialo-Haut qui tomba d'abord, sans doute aux dernières heures de la nuit. A l'aube Nghialo-Bas résistait toujours. Le premier avion d'observation qui put survoler la cité en flammes vit des combats très violents se dérouler encore dans ce poste. Puis ce fut fini. On suppose que Nghialo-Bas fut submergé vers 9 h. 30.

A peu près à ce moment le temps s'éclaircit. La chasse put travailler de nouveau. A coups de rockets et de napalm elle s'en prit à toutes les pentes, à tous les hameaux où les Vietminh vainqueurs s'étaient de nouveau camouflés. Toute la cuvette paraissait en flammes.

Pendant ce temps l'aviation observait, sur la route qui conduit à Yenbay — la grande base ennemie du fleuve Rouge — de petits groupes d'hommes qui marchaient vers l'est. Cette route menait d'abord à Sonbuc, le dernier poste de la cuvette qui fût, en cette aube du 18 octobre, encore entre nos mains.

Toute cette journée du 18 octobre, ce nom de Sonbuc fut, pour tous les gens d'Hanoï, celui du poste condamné, pour lequel on ne pouvait plus rien faire, où le destin était scellé, à 150 kilomètres de la paisible capitale tonkinoise. L'attaque vietminh contre Sonbuc commençait d'ailleurs dans l'après-midi du 18 octobre.

Et cependant, à l'heure où j'écris, il y a eu un miracle. La garnison de Sonbuc a réussi, sous la protection intensive de la chasse, à faire une percée et à se jeter dans cette jungle qui cache tout ce qui y rentre. Quand en sortira-t-elle ? Dans des jours ou dans des semaines ? Ne sera-t-elle pas quand même victime des Vietminh ou de la forêt elle-même ? Du moins, à présent, il y a l'espoir ! D'ailleurs, dans cette région, il est d'autres hommes qui, également dans des conditions tragiques, cherchent à gagner des positions françaises. Certains ont déjà réapparu. Il y en aura d'autres.

QUEL EST DONC LE MYSTÈRE DE NGHIALO ?

Il est dans l'écroulement du matin, dans ce chiffre de 4 h. 30, dans l'étonnante rapidité de sa chute.

Car il avait été prévu que Nghialo devait tenir comme un « hérisson » au milieu d'une zone occupée par l'ennemi. Il devait résister par lui-même, avec le simple secours de l'aviation. Car, contrairement à l'année dernière, il n'avait pas été question de renforcer puissamment Nghialo en troupes : il aurait fallu larguer plusieurs bataillons de parachutistes, qui auraient risqué, eux aussi, d'être submergés par les masses ennemies. Il était trop dangereux d'engager une grande bataille avec des « paras » dans cette jungle toute proche des bases ennemies du fleuve Rouge.

Pour tenir seul, Nghialo avait été renforcé matériellement. Les postes avaient été en partie bétonnés, des champs de mines et de barbelés, mis tout autour.

Le mystère — ou plutôt la surprise — ne résida pas dans l'offensive ennemie, depuis longtemps attendue. Elle fut dans sa puissance. Les Vietminh avaient monté, avec une minutie incroyable, dans un camouflage parfait, leur système d'attaque. Depuis des semaines des masses de coolies avaient amené à côté les munitions et les approvisionnements. Au minimum, deux régiments avaient été mis en place. Les armes lourdes, comme les gros mortiers et les canons sans recul, avaient été placées devant Nghialo. Tout cela, sous la couverture d'une jungle absolument imperméable à l'observation aérienne.

On ne s'attendait pas à cette débauche de force. Au jour J Nghialo fut écrasé sous le feu, submergé par des vagues. La lutte de deux postes contre une division fanatique était trop inégale. Et il arriva le moment où la résistance s'effondra : à l'aube. La preuve est désormais faite que l'aviation seule peut difficilement, malgré tout son acharnement, empêcher un ennemi puissant, décidé et bien préparé, de s'emparer d'un ouvrage, même considérable. Il suffit d'un minime accroc, comme une couche de stratus, pour amener sa chute.

La perte de Nghialo n'est pas en elle-même une catastrophe stratégique. Cette région constituait un bastion avancé par rapport à l'ensemble des pays thaïs, séparé des centres principaux de ces régions par deux chaînes de montagnes très élevées, difficilement traversées par de mauvaises pistes. La principale utilité de Nghialo était de permettre à des forces franco-thaïs de surveiller la vallée du fleuve Rouge qui est aux mains des Vietminh.

Ce qui est inquiétant, c'est l'étendue de l'offensive menée par les Vietminh contre l'ensemble des pays thaïs. Il est certain que le commandement français ne s'attendait pas à des entreprises ennemies de cette envergure et qu'il en fut surpris.

« LES VIETS, PAR MILLIERS, FONDIRENT SUR LA COLONNE, QU'ILS TRONÇONNÈRENT. SILENCIEUX ET PALES, NOUS REGARDIONS NOS CAMARADES SE BATTRE ET MOURIR. » PAUL CORCUFF, SERGENT PARACHUTISTE.

On peut actuellement estimer à presque deux divisions l'ensemble des éléments vietminh agissant contre le pays thaï. C'est une force particulièrement considérable pour une guerre de jungle et de montagnes. Cela paraît démontrer la volonté vietminh de faire sauter ce pays, qui est la couverture du Laos. La chute des pays thaïs conduirait les Vietminh jusqu'à Luang-Prabang et la frontière birmane.

LA SECONDE MANCHE SE JOUE DANS LES RUDES MONTAGNES THAÏS

En somme les Vietminh viennent d'abattre une grande partie de leurs cartes. Jusqu'à présent ils ont évité toute action directe contre la ceinture de béton, les concentrations d'artillerie, les chars et les groupements mobiles français du delta. Ils s'engagent dans la jungle. Mais en même temps ils poursuivent leurs infiltrations dans le sud du delta, qui est encore inondé. Ainsi leur tactique repose sur la jungle et la boue. Cependant il ne faut pas oublier qu'il reste à l'ennemi deux divisions non encore employées à proximité du delta — deux divisions qui constituent une force de choc importante.

Les Français, eux, n'ont pas montré leur jeu. Pour eux la défaite de Nghialo n'est qu'une première manche malheureuse. On peut s'attendre à des développements importants. L'année dernière les adversaires avaient tenté de s'étrangler sur place. Cette année ils se porteront des swings. Il y aura des échanges de coups. La guerre sera infiniment plus mobile.

En attendant, se poursuit la guerre dans les montagnes sauvages des pays thaïs. C'est la guerre des hommes contre les hommes, la guerre primitive faite avec des mortiers et des mitrailleuses. Là les Français ne peuvent s'appuyer ni sur les canons ni sur les chars. Là l'aviation est relativement inefficace dans le combat. Dans cette nature immense les bataillons sont comme engloutis. Et il s'y ajoute cette difficulté : les pays thaïs sont coupés du delta par un corridor vietminh. Pour nous c'est la guerre au delà d'un pont aérien.

Les Vietminh ont choisi cette guerre, qui comporte pour eux d'immenses avantages. Mais ils opèrent cette fois dans une contrée ennemie. Et surtout, à mesure qu'ils s'enfonceront davantage, ils auront contre eux cet ennemi mortel : la distance. Le terrain est tellement chaotique qu'il faut la compter non en kilomètres, mais en journées de marche.

DONZÈRE-MONDRAGON EST ENTRÉ EN SERVICE

CE BARRAGE, LE PLUS PUISSANT D'EUROPE, TÉMOIGNE, A DIT M. VINCENT AURIOL, QUE L'ÉNERGIE ET LA FIBRE MORALE FRANÇAISES SONT INTACTES.

UNE pluie de discours, des cataractes célestes et des réceptions en chaîne ont marqué l'événement hydro-électrique de l'année : l'inauguration des ouvrages de Donzère-Mondragon, de la Compagnie nationale du Rhône. Le record européen de production hydro-électrique est largement battu avec 2 milliards de kWh par an, et plusieurs records mondiaux (hauteur d'écluse, rapidité de remplissage et de manœuvre, etc.) sont pulvérisés. La technique française a lieu de s'enorgueillir d'une œuvre aussi remarquable, et l'on comprend que sa mise en service ait été revêtue d'un lustre exceptionnel. Le président de la République était entouré des présidents des assemblées parlementaires, du président du Conseil, des ministres intéressés, des membres du corps diplomatique, des parlementaires de la région et de tout ce qui compte en France dans le domaine de l'énergie hydro-électrique. Tout naturellement place avait été faite aux artisans de cette réussite du génie français, depuis M. Emile Bollaert, président de la Compagnie nationale du Rhône, les ingénieurs, jusqu'aux entrepreneurs et aux délégués du personnel, qui, tous, ont assuré le succès de l'œuvre dans les délais impartis.

Hommage doit leur être rendu. La meilleure façon de le faire est de leur accorder confiance et crédits afin que soient poursuivis les travaux prévus. M. Louvel a cité les plus prochains. Les aspects financiers de l'œuvre réalisée à Donzère-Mondragon méritent que l'on s'y arrête un instant. Pour être parfaitement rentable le prix de revient du kilowatt-heure d'une installation hydro-électrique ne doit pas dépasser 50 francs. Génissiat, qui fournit ses kilowatts à 25 francs, est l'une des plus favorables. En revanche le kilowatt-heure de Donzère-Mondragon coûtera 52 francs. Mais la production d'énergie électrique n'est que l'un des buts poursuivis. Le deuxième concerne l'amélioration de la navigation fluviale entre Lyon et Saint-Louis-du-Rhône, le troisième a trait à l'irrigation de centaines d'hectares de terres.

Enfin la liaison fluviale mer du Nord-Méditerranée par le Rhône et le Rhin apparaît désormais réalisable.

Du haut du belvédère installé sur la porte aval de l'écluse, le président Auriol évoquait cette possibilité. Le convoi officiel, composé de trois bateaux, venait d'arriver. Il tenait tout entier dans l'écluse, longue de 195 mètres. La porte amont jaillit de l'eau, isolant le sas du canal d'amenée. *En sept minutes exactement, sans le moindre bouillonnement, sans qu'aucun des trois bateaux serrés dans l'écluse bougeât, le niveau d'eau dans le sas fut abaissé des 22 mètres qui représentent la différence des cotes entre le canal d'amenée et le canal de fuite.*

La satisfaction exprimée dans le discours du président Auriol au cours du banquet réunissant les personnalités dans un grand hall voisin de l'usine n'était pas vaine. « La France, disait en substance le président, donne des témoignages éclatants de son relèvement. Son énergie, son travail, sa « fibre morale » sont intacts, à l'inverse de ce que l'on dit parfois à l'étranger... Notre pays a fait face à ses ruines, à ses obligations internationales avec courage. On l'y a aidé, certes, et les 800 milliards de l'aide Marshall et du P. A. M. ont été précieux. Mais ils ne représentent que la moitié des sacrifices que nous avons consentis, en Indochine, à la défense commune du monde libre. »

Tandis que le président Auriol rappelait ces vérités, ainsi que les attaques injustes décochées, à propos de l'Afrique du Nord, par des pays qui sont tout de même un peu loin de nous en matière de progrès social ou de non-discrimination raciale, l'atmosphère dans la salle était curieuse à observer. Parmi les ambassadeurs, certains, qui se sentaient sur la sellette, tapotaient la table du doigt. Quelques mines s'allongeaient. Mais les applaudissements crépitaient, donnant la meilleure assurance que tous les Français présents et beaucoup de leurs invités ressentaient parfaitement les sentiments exprimés par le premier magistrat de la France.

La conférence de presse donnée le soir par M. Vincent Auriol provoqua quelques « mouvements divers » parmi les correspondants étrangers. Preston Surgess, directeur de l'*Associated Press* à Paris, ayant posé au président la question de savoir s'il avait pensé, à certains moments de son discours, aux Etats-Unis, s'entendit répondre que ce pays n'avait pas été cité. Etait-il du reste besoin de cette précision ?

Que Donzère-Mondragon ait donné lieu à une courte passe d'armes franco-américaine et franco-arabo-asiatique paraîtra un peu surprenant, mais voilà longtemps que les Français avaient sur le cœur beaucoup de gestes et de paroles d'une désinvolture fâcheuse. Le barrage de la discrétion a débordé, et nul ne s'en étonnera, à la réflexion.

Le barrage de Donzère-Mondragon, lui, tiendra.

LE PRÉSIDENT A EXPRIMÉ SA DOULEUR ET SON AMERTUME DEVANT CERTAINES ATTAQUES OFFENSANTES DONT NOTRE PAYS EST L'OBJET.

CETTE journée faste de Donzère-Mondragon, qui a consacré d'éclatante façon l'une des plus grandioses réalisations de la technique moderne, « hors de la mesure de l'homme et pourtant faite par l'homme », a été marquée par un discours présidentiel dont l'écho retentira profondément au delà des frontières.

Nul endroit n'était mieux choisi pour assigner la place de la France, comme l'a fait M. Vincent Auriol, non seulement pour nos concitoyens, dont la vision est trop souvent obscurcie par le voile démoralisant du doute, mais aussi aux yeux de ceux qui, à travers le monde, prétendent nous discuter ou nous mesurer cette place.

S'adressant à la cohorte serrée des ambassadeurs — d'où s'étaient seuls exclus les représentants de l'U. R. S. S. et de la plupart de ses satellites — le premier magistrat de la République a exprimé, en termes émouvants, l'inquiétude que ressentent les Français devant les injustices dont témoigne à leur égard l'opinion internationale et, aussi, l'amertume qui les étreint devant l'intolérable affront dont notre pays a été l'objet à l'O. N. U. et que n'efface qu'en partie le désaveu infligé par Washington à son délégué.

L'AGRESSEUR SERAIT-IL PLUS MÉRITANT QUE LA VICTIME ?

Je ne vous cacherai pas, messieurs, que bien que nous n'ayons point de haine pour ceux qui nous firent tant souffrir et que nous voulions oublier leurs actes cruels si eux-mêmes consentent à ne pas les oublier, certaines apologies de leur discipline, de leur volonté de puissance, en face d'une prétendue insouciance de la France, nous blessent profondément, comme si le vaincu devait bénéficier de toutes les attentions vigilantes sous prétexte qu'il reconquiert la force, comme si l'agresseur méritait plus d'encouragement que la victime !

L'INDOCHINE ? UNE CAUSE QUI N'EST PAS SEULEMENT LA NOTRE

Sans doute le plan Marshall nous a-t-il aidés, et nous en avons dit souvent les bienfaits avec gratitude. Mais hélas ! la défense de la liberté en Indochine nous a déjà coûté matériellement à peu près le double de ce que nous avons reçu à ce titre et au titre du P. A. M. 1.600 milliards contre 800 milliards ! Et devrons-nous là aussi rappeler, pour qu'on nous rende justice, nos pertes humaines irréparables ? Et pour qui ces sacrifices de nos officiers, de nos sous-officiers, de nos soldats ? Pour nos intérêts ? Non, mais pour une cause qui n'est pas seulement la nôtre : pour défendre de jeunes Etats associés et amis, à qui nous avions apporté la prospérité et que nous avons élevés à l'indépendance ; pour protéger la liberté en Asie et par là même défendre la liberté et la sécurité de l'Europe et du monde.

L'AFRIQUE DU NORD ? UN PROCÈS OFFENSANT QUI NOUS LAISSE AU CŒUR DOULEUR ET AMERTUME

Dirai-je que la France ressent douleur et amertume quand, devant les grandes instances internationales, dont elle fut avec Bourgeois et Briand l'initiatrice passionnée et auxquelles elle demeurera toujours fidèle, on tente de faire son procès !

Dirai-je qu'elle se sent gravement offensée quand, devant cette noble organisation dont la mission est d'organiser la paix et non de créer le trouble, d'unir les nations dans une mutuelle confiance et non de les diviser, on l'accuse d'opprimer des hommes et des peuples, alors que nulle part dans le monde on ne voit siéger comme dans ses Assemblées des hommes de toutes races, de toutes couleurs, de toutes religions ; alors qu'elle est la patrie des droits de l'homme et du citoyen et de l'abolition de l'esclavage ; alors qu'elle a créé l'Union française, association fraternelle de peuples de civilisations différentes ; alors que son œuvre en Afrique du Nord atteste les bienfaits d'une évolution à la fois sagement et audacieusement guidée, tandis qu'ailleurs certains désordres et certaines misères nous montrent qu'il est plus facile de donner des leçons que des exemples !

LA FRANCE, SELON LE MOT D'ÉDOUARD HERRIOT, AVAIT LE DROIT DE SE RETRANCHER DANS SA PROPRE SOUFFRANCE...

Elle a pourtant pris l'initiative de créer l'Europe, une Europe qu'elle veut réconciliée et complète, composée de tous ceux qui veulent la paix dans la liberté ; une Europe organisée et puissante, élément essentiel d'équilibre mondial, et dont le principe même ne soit compromis par aucun germe des maux qui ont accablé les peuples : une Europe de paix et de sécurité, non une Europe de division et de menace.

C'est pourquoi nous demandons que dans le concert des peuples, pour la détermination d'une politique commune, pour le service de la sécurité commune, les droits de chacun soient égaux et les charges équitablement réparties entre tous, à la mesure des sacrifices subis hier et aujourd'hui pour la cause commune de la liberté et de la justice.

A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

J'AI PASSÉ TROIS JOURS AVEC EISENHOWER

LE COUPLE CANDIDAT : Mrs. Eisenhower est étroitement associée à la campagne électorale de son mari.

ELLE L'ÉCOUTE, à New Haven, où il harangue des centaines de partisans porteurs de son fameux slogan.

IL LA PRÉSENTERA à ses supporters, à la fin de son discours.

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

PAUL MOUSSET

Ailleurs la tourmente de neige eût surpris tout le monde. Mais en Amérique des tornades se déchaînent en quelques minutes, des cataractes s'abattent d'un ciel tout d'un coup obscurci. Rien ne présageait le mauvais temps quand, une demi-heure avant le départ, les passagers du train spécial réservé au général Eisenhower s'en vinrent occuper leurs places. Un pullman de vingt voitures. En sortant du très long tunnel qui s'ouvre dans la gare de Grand Central pour déboucher au delà de New-York, la neige barrait la vue à 3 mètres. « Arrêtez ce train ! s'écrièrent quelques-uns des cent trois journalistes accompagnant le candidat à la Présidence, on ne fait pas une campagne dans ces conditions ! C'est illégal ! C'est anticonstitutionnel ! » Ils forçaient la note. Mais leur dégoût, réel, se comprenait. En avion, en auto, par le train, la plupart d'entre eux n'avaient pas eu de répit depuis le début de septembre. Certains s'endormaient en rédigeant une dépêche — d'épuisement. Nul, pas même dans l'entourage immédiat du général, n'attendait le 4 novembre avec plus d'impatience. Nul ne se réjouissait davantage de ce que ce voyage en Nouvelle-Angleterre était le dernier de quelque importance avant les élections. Démocrates à de très rares exceptions près, âgés en moyenne d'une quarantaine d'années, rompus à la politique et à ses jeux, ils se montraient réservés dans leur tenue, volontiers silencieux et sceptiques. Lassitude et manque d'enthousiasme ne les empêchaient pas d'accomplir consciencieusement leur tâche. Toutes facilités leur étaient d'ailleurs fournies. Outre le grand wagon-fumoir à eux réservé, ils disposaient d'un wagon-bureau, où, dès que le train se mettait, ou se remettait, en marche, les correspondants des agences, ceux qui tenaient l'Amérique heure par heure au courant des gestes et des paroles du candidat républicain, tapaient sans trêve sur leurs machines. D'autres préféraient à cette salle de rédaction roulante le confort de leur compartiment. A chaque arrêt, un employé de la Western Union courait le long du quai, précédé d'un gamin brandissant une pancarte au nom de sa compagnie. Il s'emparait de la « copie » qu'on lui glissait par une fente ménagée dans la paroi du wagon de presse et, toujours courant, il se précipitait vers le télégraphe. Un retard minime, et la nouvelle manquait une édition. Accident impardonnable en Amérique.

CETTE CARAVANE « PICKWICKIENNE » ÉTAIT PRESQUE RODÉE A LA VEILLE DES ÉLECTIONS

Déformé par des expériences européennes, je m'étais naïvement imaginé que républicains et démocrates ayant affrété des trains pour les besoins de leur campagne, ils se faisaient un plaisir d'y inviter, recevoir, transporter des gens qui parleraient d'eux dans quotidiens ou magazines. L'Amérique procède autrement. Dans le cas particulier, le quartier général du parti républicain à New-York avait fixé les villes et bourgades du Connecticut, du New Hampshire et du Massachusetts où il convenait que le général fût vu, parlât, ainsi que la longueur de ses harangues. Tenant compte du nombre vraisemblable de voyageurs, politiciens ou journalistes (chacun payant pour soi, et à des tarifs ignorant la faveur, place, couchette et repas), il avait commandé un train. Et le responsable de la bonne marche du voyage, un ancien officier de l'*Air Transport Command,* d'étudier avec un délégué des chemins de fer, qui, dès lors, ne le quitterait plus, itinéraire et arrêts possibles. Besogne écrasante. Aux derniers jours de la campagne le rodage de cette caravane quelque peu pickwickienne se révélait presque complet. Le général s'installait avec sa femme, ses conseillers politiques, des représentants du Comité républicain de New-York, ses attachés et ses secrétaires dans les derniers wagons de la queue. Aux divers arrêts le rejoignaient le gouverneur, les sénateurs et les membres du Congrès (s'ils étaient républicains), les différents candidats opposés aux démocrates lors des élections du 4 novembre, des personnalités républicaines, des journalistes de l'Etat que l'on allait traverser. Ils escortaient le général et ne l'abandonnaient que quand il pénétrait dans un nouvel Etat. C'était tout. C'était beaucoup.

En cette fin d'octobre, en cet « été indien » du Maine à la Californie, les bois s'enflamment, jaunissent, s'empourprent avec une richesse de tons qu'ignore l'Europe (flamboiement, fulgurance glacée par la première chute de neige), le général m'avait paru amaigri, plus nerveux, mais aussi plus élégant que naguère. Il me semblait surtout s'être mis dans la peau du personnage qu'on le forçait de jouer. Les lignes nouvelles qui marquaient son visage trahissaient peut-être autre chose qu'une fatigue non combattue par deux heures de repos — toutes théoriques — prises avant le dîner. A côté de lui Mrs. Eisenhower — « Mamie » — yeux bleus, teint rose, souriait gentiment. Ni l'un ni l'autre (il avait soixante-deux ans depuis une semaine) ne portaient leur âge. Tous les deux, ils personnifiaient des Américains de bonne souche, d'une parfaite simplicité de vêtements et de manières.

EN VINGT-SIX HEURES IKE A PARLÉ SEIZE FOIS

Pour un étranger qui n'avait pas revu le général depuis son départ de France, en juillet 19[illegible], le contraste se révélait troublant entre le militaire dont je gardais le souvenir et l'apprenti politicien que je découvris ce jour-là et le suivant. Au bout d'une heure de trajet, en effet, le train stoppa à Stamford, dans le Connecticut. Les journalistes — un insigne rond de celluloïd, large comme une soucoupe, proclamant leur qualité — sautèrent sur la voie. Il neigeait toujours. En avancant la foule, la police d'Etat aux grands feutres gris perle, les musiciens en shakos, en uniforme bleu et blanc, un Français nouveau venu n'en eut pas cru ses yeux. Malgré la neige mouillée et le froid qui devenait glacial, les quelques milliers de gens qui s'agglutinaient sur une petite place, agitant des drapeaux ou tenant en laisse des ballons rouges semblaient attirés par une parade de foire (impression qu'accentua le grand parapluie de camelot sous lequel on abrita le général) plutôt que par un candidat à la plus haute magistrature nationale. Celui-ci gravit une estrade. John Davis Lodge, gouverneur du Connecticut, le présenta. Appartenant à la plus réelle aristocratie de Nouvelle-Angleterre, il dernier, voilà vingt ans, consterna sa famille en se faisant marin, puis acteur de cinéma. Elu gouverneur en 1948, il avait renoué avec les traditions. Il présenta donc le général. Les pieds dans la boue transie, la foule, où les enfants étaient nombreux, applaudissait à tout rompre. Eisenhower parla *off the cuff* — selon la formule d'ici, c'est-à-dire « de chic » — et parla bien, sans emphase, sans recherche, avec un grand accent de sincérité. Il succédait sur cette même placette à M. Truman, qu'depuis des semaines, ne cessait de le railler, de tourner en ridicule, de l'injurier et même de calomnier. Un intime des Eisenhower écrira peut-être un jour l'histoire psychologique de cette campagne et dira combien des attaques, parfaitement injustes et en tout cas déplacées, venant d'homme qui l'avaient couvert d'honneurs et porté au pinacle affectèrent le général.

Que dit le général ? En vingt-six heures il prit la parole seize fois pour esquisser ou développer le même thème, dont j'indiquerai plus loin les grandes lignes. A Stamford, il fut chaleureux et bref, et termina sur une phrase devenue classique en conviant

auditoire à faire la connaissance de sa femme : *oy Mamie.* C'était fini. Les cuivres retentirent. Les eclamations redoublèrent. Entre deux haies de polimen qui contenaient malaisément la foule, et ependant que des enfants tentaient de toucher le ardessus beige de « Ike », il gagna le balcon rrière de son wagon. Les journalistes prirent 'assaut les leurs, car le train n'attendait jamais les etardataires. « *A great day for the kiddies* », me dit n employé du train (« un grand jour pour les ioches »). « Il est de fait, grommela un journaiste, que si les boy-scouts, les gamines de quinze ans t les cow-boys en herbe votaient, le général aurait a présidence dans sa poche. » On s'arrêta ensuite à ridgeport, où il exhorta la foule, du train, puis à ew Haven, siège de la fameuse université de Yale. t si j'insiste sur la halte que nous fîmes dans cette ille, c'est que l'atmosphère et le décor qui devaient e répéter partout pendant ces deux jours, de Proidence à Fall River, de Taunton à Worcester, de owell à Lawrence, à Lynn et à Boston, y atteinirent leur point de perfection.

« SA CAMPAGNE SE DÉROULE ANS UNE AMBIANCE DE KERMESSE »

Le « train » (qui, de fait, appartient aux mœurs américaines ; on se souvient, entre autres, du fameux train de Pan Mun Jom, en Corée) semble avoir beaucoup frappé les Français. Mon étonnement est surtout allé aux *motorades* (néologisme inspiré de cavalcade) qui se nt succédé dans toutes les villes visitées par le énéral et sa suite. Villes d'autant plus charmantes, laires, aérées (avec leurs maisons de style « colonial » du XVIII[e] siècle, peintes en blanc, ou de riques roses sous des toits bleus ; demeures posées ur des pelouses au milieu d'arbres au feuillage d'or, ermillon ou violet) que, peu après Bridgeport, le iel s'était débarbouillé. Le soleil brillait. D'élégantes, e graciles églises toutes blanches rappelaient cette eligion à laquelle la Nouvelle-Angleterre doit son xistence. On sortait d'une gare. Une file d'autos, le lus souvent découvertes et joliment décorées de rapeaux américains ramassés en cocardes, attenait, entourée de policemen bottés, gantés, de vétéans des dernières guerres avec leurs bannières, 'hommes à l'allure de businessmen cossus. Des emmes surgissaient alors, chez lesquelles patrioisme et foi républicaine avaient provoqué des innoations assez hasardeuses. Telle Mrs. Lodge, la emme du gouverneur, qui n'avait pas reculé devant n ensemble à tenter les photographes : une sorte e bonnet de police, un corsage bleu parsemé 'étoiles blanches frappées du cri de guerre républiain : *I Like Ike !* et une jupe de cantinière à larges ayures rouges et blanches. Mais dans ce pays, où autre jour, pour le *Columbus Day,* des négrillons éfilaient le long de la Cinquième Avenue déguisés n Peaux-Rouges, on en voit bien d'autres ! Les Eisenhower paraissaient, s'asseyaient avec le gouerneur, ou un sénateur, à l'arrière d'une des voiures. Le reste de la procession s'engouffrait dans 'autres autos ou dans des cars.

Des photographes perchés sur un camion ouvraient a marche. Les motos de la police pétaradaient. A etite allure, le cortège s'engageait dans les rues, au ilieu des cris, des bravos, des hurlements : « *We ke Ike !* » « *We want Ike !* » sur lesquels tranchait omiquement un « *I want Mamie* » ou, de façon plus néchante : « C'est Stevenson qu'il nous faut ! » Ce *We want Ike !* » tonitrué par des voix puissantes, mplifié par des faisceaux de haut-parleurs et ponctué de coups de grosse caisse, il me poursuivra longemps. Des chants éclataient, dont celui, si grave t si beau : *Dieu bénisse l'Amérique.* Puis les ivats reprenaient. Des fanfares se démasquaient. oudain, dans une ambiance de kermesse, on s'aperevait que la foule qui remplissait les rues et qui, la ernière voiture passée, affluait dans la direction uivie par le cortège n'était rien en comparaison de elle qui s'étouffait sur la pelouse d'une grande lace, à New Haven, à Taunton, à Lynn ou sur le *ommon* de Boston (ce pâturage des puritains 'antan).

A Cambridge, pendant près d'une demi-heure, es étudiants de l'Université Harvard bloquaient défilé, voulant tous serrer la main du général. on rire, en ces instants, était touchant. De tels uides d'adoration — le mot n'est pas trop fort - montaient de ces milliers, de ces dizaines, de ces ntaines de milliers de personnes (à Boston) que ai vu, sur le Common de cette dernière ville, bastion émocrate depuis des lustres, deux hommes armés de pancartes à la gloire de Stevenson les mettre sous leur bras. Convaincus par l'éloquence sans apprêt du général ? Sans aucun doute : non. Alors, impressionnés par la ferveur de leurs concitoyens ? C'est plus probable. D'autre part, comment un homme sans complication qui, dans un pays de 156 millions d'êtres, a des adversaires, mais pas un seul ennemi, et est devenu, du jour au lendemain, l'objet d'un incroyable culte populaire n'aurait-il pas cédé à tout cet encens ? Comment n'eût-il pas fini par se croire appelé à jouer les sauveurs d'un peuple, « aux mains prises dans les menottes de la corruption et du gaspillage » ? Le procès du parti démocrate n'était plus à faire. L'honnêteté foncière du général ne pouvait que s'horrifier des actes de l'administration. Il avait des images brutales. Stevenson admettant qu'il fallait renouveler l'air de Washington, Eisenhower s'exclamait : « Autant vouloir rendre frais un œuf pourri ! » La foule s'esclaffait, trépignait d'aise. Ce langage la changeait des homélies un rien professorales de Stevenson. Celui-ci entendait convaincre les cerveaux. Il énumérait les étapes des réformes à entreprendre. Eisenhower, lui, en appelait au cœur des Américains. Ses conseillers l'avaient bien compris qui voulaient que le plus grand nombre possible d'Américains l'écoutassent et, surtout, le vissent. Il s'annonçait comme le promoteur d'une croisade — celle de l'honnêteté et de l'efficacité. Les journalistes d'en faire des gorges chaudes : « Champion de l'efficacité ? Ce militaire ne parvient même pas à respecter l'horaire de son train ! Une heure et demie de retard, hier, sur le programme. Deux heures aujourd'hui ! » C'était exact, et deux malheureux en ont souvent pâti : le responsable des transports et le délégué des chemins de fer, pendus au téléphone ou accrochés à la radio pour éviter des collisions, une catastrophe. Puis, il faut l'avouer, Américains pesant le pour et le contre, ou étrangers de passage aux Etats-Unis, quiconque a écouté le général n'a pu que s'épouvanter de l'absence dans ses discours de tout élément constructif.

« SI LA DIRECTION DU PAYS EST FORTE TOUT LE PEUPLE EN TIRERA PROFIT »

A Lawrence je me trouvais à 2 mètres de lui. Je pouvais lire ses « notes » tracées d'une grosse écriture sur la feuille qu'il tenait à la main. A peine s'agissait-il d'un aide-mémoire. Avec une conviction désespérée — la très légère divergence de ses yeux s'accentuant parfois sous l'effet de ses paroles — il affirmait, il ne cessait d'affirmer ce qu'il faut bien nommer des vérités premières. Il stigmatisait l'horreur de la guerre et promettait la paix ; la ruine qu'entraîne le réarmement et déclarait préférer la prospérité ; les querelles de races et se revendiquait du grand rabbin, du cardinal Spellmann et de Bernard Baruch. Atteint de ce que certains ont appelé *localitis,* épousant instantanément, en d'autres termes, les préjugés des gens qu'il souhaitait ardemment convaincre, il s'est contredit sans se lasser, sans souffrance apparente, d'Etat en Etat. A Fall River, dans la nuit qui ombait, une grappe de ballons multicolores s'échappa alors que le général terminait sa péroraison. « Un symbole... », dit quelqu'un derrière moi. On l'a entendu médire de la France, puis vouer les Français aux nues, avant de se ranger le 17 octobre, plus ou moins explicitement, aux côtés des Nord-Africains.

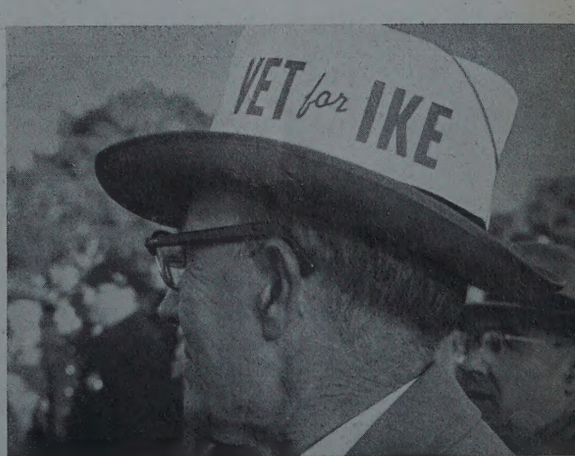
Il a conclu, le 21 octobre, à Worcester, Massachusetts, par un credo en quinze points, longue suite de *I believe...,* dont voici le dernier : « Je crois que toute grande entreprise, intellectuelle, industrielle, sociale, politique, exige une direction. Si celle-ci est forte, honnête, désintéressée, tout le peuple en tirera profit. Si elle est faible, corrompue ou cynique, quelques-uns seuls en bénéficieront, au détriment du plus grand nombre. » Qui songerait à le nier ? Mais si durant toute la campagne, contre l'administration démocrate, le communisme et la peur qui ravage actuellement l'Amérique, le général a multiplié des affirmations impliquant des changements radicaux d'orientation, à aucun moment il n'a même indiqué comment, par quels moyens il comptait modifier de fond en comble une situation regrettable.

A quelques jours des élections des millions d'Américains continuent à se demander s'il vaut mieux à leur tête une gloire nationale, un soldat qu'inspire l'honnêteté ou bien, malgré les fautes éclatantes de son parti, un démocrate qui, lui au moins, connaît d'expérience les besoins du pays et n'ignore pas les répercussions, souvent internationales, d'une décision d'importance, à première vue uniquement locale.

DÉCOR ET PERSONNAGES de cet étonnant spectacle : ici la foule de Providence acclame son candidat.

MOTORCADE : cavalcade motorisée à grand spectacle, parcourant les rues de la même ville.

DEUX JOURNALISTES, UN VÉTÉRAN : ceux-là sont plutôt démocrates, celui-ci votera pour son ancien chef.



AUX NATIONS UNIES
COURSE DE LENTEUR EN ATTENDANT LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

CETTE septième assemblée des Nations Unies, dont la présidence est échue au représentant canadien, Lester Pearson (ci-dessus), est décidément lente à se mettre en mouvement. Certaines questions inscrites à l'ordre du jour sentent pourtant la poudre, mais ce concile international s'est ouvert à une heure vraiment inopportune, les Etats-Unis étant en pleine crise de démagogie électorale.

Le débat de politique générale a été prudemment ajourné jusqu'après les élections américaines. MM. Vychinski, Gromyko et les nombreux délégués soviétiques dont ils sont accompagnés ont conçu quelque humeur, à leur débarquement du *Queen Elizabeth*, de la manifestation hostile organisée sur leur passage par des émigrés baltes, hongrois et polonais (ci-dessous). Mais ils réservent leur ardeur offensive pour le moment où s'ouvrira en séance plénière le débat sur la guerre de Corée.

Une atmosphère de malaise n'en pèse pas moins sur l'Assemblée, que les pays arabo-asiatiques s'efforcent d'entraîner dans une mauvaise querelle dont les intérêts essentiels de la France en Afrique du Nord seraient l'enjeu. La plainte des nations arabes à propos de la Tunisie et du Maroc ne sera toutefois discutée qu'après les élections du 4 novembre, en dépit de l'impatience des délégués arabes et des vingt-deux représentants du Néo-Destour et de l'Istiqlal. Une autre plainte, visant les discriminations raciales en Afrique du Sud, a également été retenue. Mais la voie dans laquelle s'engage l'O. N. U. n'est pas sans inquiéter les têtes froides de l'Assemblée, car ce sont là des entorses flagrantes au principe de non-immixtion dans les affaires intérieures des Etats membres qui figure dans la charte des Nations Unies.

L'ASSAUT ACHARNÉ DES VIETS EN PAYS THAÏ

AUX QUATRE

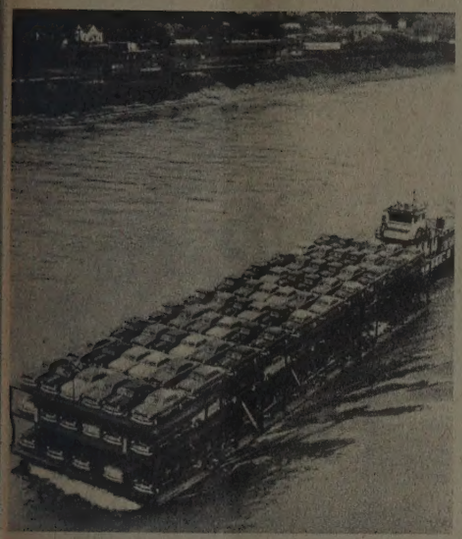
UN des soucis majeurs du Vietminh a toujours été de protéger et d'élargir le goulot par lequel ses éléments implantés en Annam reçoivent les renforts et le ravitaillement accumulés dans les bases du haut Tonkin. Avec la fin de la saison des pluies, c'est contre le flanc ouest de ce couloir qu'il a lancé trois des six divisions de son corps de bataille.

La première phase du combat a été marquée par la pénible retraite (ci-dessous), à travers une jungle « pourrie » de Viets, des garnisons de nos postes situés au nord de la rivière Noire. Regroupés sur cette ligne de défense naturelle qui couvre les centres importants de Son-La et de Laï-Chau, les troupes franco-vietnamiennes y ont reçu le renfort des rudes montagnards thaïs, que leurs chefs ont mobilisés pour la défense de leur territoire. Cette aide spontanée est d'un précieux secours à nos soldats dans la dure bataille en cours. Elle leur prouve de façon particulièrement tangible que la France a conservé dans les Etats associés des amis fidèles et que ceux-ci savent reconnaître l'effort consenti par elle pour sauvegarder leur indépendance.

LES SUISSES SE MÉFIENT !

DE tout temps nos voisins de Suisse ont compris que la neutralité doit être toujours en mesure de se faire respecter. La protection naturelle que les massifs montagneux leur assurent contre une éventuelle invasion ne vaudrait pas contre les attaques aériennes. Aussi procèdent-ils actuellement à des expériences pratiques de protection civile en faisant exploser des bombes à proximité d'abris en béton dont ils éprouvent ainsi la résistance.

COINS DU MONDE...



QUAND LES AUTOS S'EN VONT SUR L'EAU

L'Amérique exotique du siècle dernier est bien morte. Les aubes des vieux vapeurs ne battent plus les flots du Mississipi, où les ont supplantées les hélices des remorqueurs modernes. Et quelle puissance n'est-il pas nécessaire de déployer pour tirer des mastodontes comme cette péniche à trois ponts qui transporte cent soixante-douze automobiles fraîchement sorties de l'usine !

SURVEILLANCE DISCRÈTE !

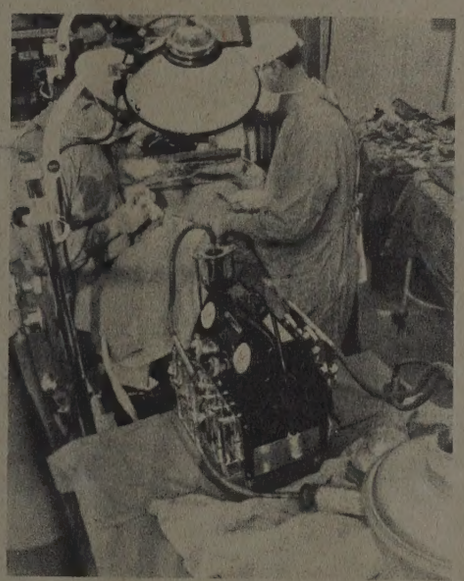
Quinze parlementaires français viennent de visiter la Yougoslavie, où ils ont été reçus par le maréchal Tito, que l'on voit ci-dessus serrant la main de M. René Mayer. Parmi eux figurait l'abbé Gau, député de l'Aude, qui a pu s'entretenir avec Mgr Stepinac, lequel est actuellement en résidence surveillée.

L'abbé s'était bien promis de prendre un contact direct et clandestin avec les réalités yougoslaves. Aussi, dès son arrivée à Llubliana, le premier soir, enlève-t-il sa soutane et s'habille-t-il en civil. Il découvre sans peine un restaurant accessible aux étrangers, et il s'installe à une table. Dix minutes après son arrivée l'orchestre jouait l'*Ave Maria* de Gounod.

« J'ai compris, dit-il avec résignation, et je n'ai plus quitté ma soutane de tout le voyage ! »

LE CŒUR ARTIFICIEL, AUXILIAIRE DU CHIRURGIEN

Cette petite boîte noire munie de tubes de verre représente le cœur artificiel, l'une des plus belles réalisations de la science moderne. Tel est le résultat d'une évolution longue et complexe, dont les étapes essentielles furent l'étude des substances anticoagulantes et des appareils de transfusion. Le mécanisme, expérimenté avec succès sur les animaux, s'applique maintenant à l'homme. Il permet de détourner la circulation d'un cœur malade pour le temps nécessaire à l'intervention pratiquée sur cet organe par le chirurgien. Les utilisations de cet appareil sont appelées à s'étendre, et le moment n'est plus lointain où le cœur artificiel pourra, le cas échéant, être couplé avec un poumon, voire un rein également artificiels.



VICTOIRE FRANÇAISE A VIENNE : DEUX BUTS A UN

Le magnifique plongeon du *goal* autrichien n'a pu arrêter le *shoot* tiré par Penverne. Venant après celui qu'avait marqué Baratte, ce second but assurait la première victoire que des footballeurs eussent remportée à Vienne. Les joueurs autrichiens se montrèrent excellents tacticiens, mais nos joueurs n'en ont pas moins mérité leur victoire par leur allant et par leur homogénéité.

PROPOS DU SCEPTIQUE

On commence à être blasé, bien sûr. Mais, si blasé qu'on soit, il y a des nouvelles qui vous font encore l'effet d'un direct à l'estomac.

Voici la dernière du genre. Le nommé Lucky Luciano, qui écuma l'Amérique à une époque toute récente, va investir la somme de 300.000 dollars — 105 millions de francs, s'il vous plaît, en comptant au plus juste — dans un film illustrant sa vie, ses pompes et ses œuvres.

Un rude citoyen, et habile en affaires, ce Luciano... Gangster patenté et reconnu comme tel par la police d'outre-Atlantique, impliqué dans mille et une combinaisons de « racket » ou de trafic illicite, mais assez informé pour ne laisser aux mains de la justice que d'humbles comparses, soupçonné d'ailleurs d'animer encore la bande dont il fut le chef redouté, il s'est vu un beau jour refoulé sur l'Italie, son pays d'origine. Simple incident. Car ce spécialiste du sac qu'on croyait promis à la corde continue de vivre dans l'opulence, les transferts de « devises fortes » présentant apparemment pour lui beaucoup moins de difficultés que pour le commun des mortels.

Lucky Luciano n'est pas encore conseiller municipal de sa nouvelle résidence. Question de temps... Du moins jouit-il de la considération de ses voisins, peut-être même de l'estime des carabiniers. Le fait est, en tout cas, qu'en annonçant son intention d'élever à sa propre gloire un monument cinématographique il n'a provoqué le moindre remous ni dans la conscience locale ni dans la « conscience universelle ».

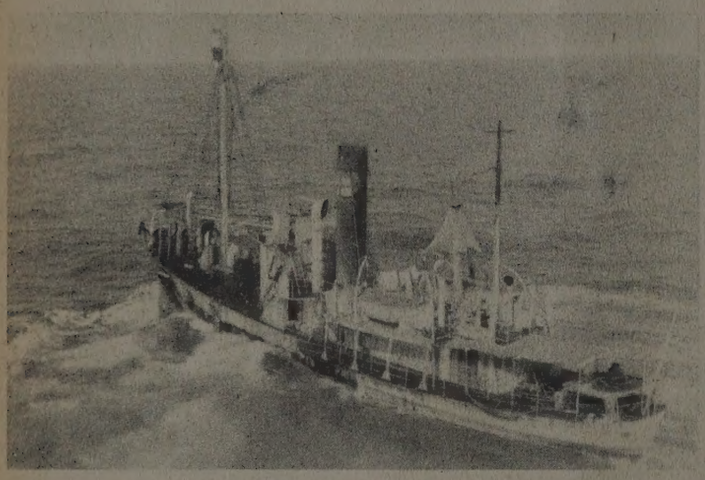
Qui donc prétend que « le crime ne paie pas » ? Il fait mieux. Il subventionne.

L'histoire, au demeurant, va beaucoup plus loin. Considérons en effet la suite des événements. Le film est achevé. On le distribue. Il s'étale sur tous les écrans d'Amérique et d'Europe. On y court, on s'y rue. Qui ne voudrait savoir si le grand, l'unique Luciano n'était pas inférieur à Scarface et si les belles résistaient mieux à ses œillades que ses victimes à son parabellum ? Certes, l'instruction des foules ne perd rien à ces démonstrations. Mais la caisse de Luciano y perd moins encore. On peut même dire qu'elle y gagne, les 300.000 dollars investis à l'origine devant revenir, avec beaucoup d'autres, dans l'escarcelle du bailleur de fonds. Le crime s'engraissant de la sottise : quel magnifique sujet de pendule ! Et comme Luciano doit rire en voyant avec quelle facilité un prince des voleurs peut aujourd'hui boucler la boucle de l'immoralité !

Encore une fois, « le crime ne paie pas ». Hélas !... il se fait payer.

A parler franc, s'il nous faut un jour choisir entre deux autobiographies filmées, nos préférences iront à l'éblouissant *Limelight* de l'honnête homme qu'est Charlie Chaplin. Parce que, tout compte fait, nous aimons mieux rire de nos misères que d'en rougir.

POUR LA PREMIÈRE FOIS LA FRANCE A PARTICIPÉ A LA CHASSE AUX CACHALOTS AU LARGE DES CÔTES DU PÉROU



★ Un Français, M. Roger Grosclaude, administrateur de l'Inscription maritime, nous retrace quelques épisodes de ses huit mois de campagne.

Au début du mois de mars, un navire battant pavillon français mouillait dans le petit port norvégien de Tönsberg, le deuxième port d'armement de chasse à la baleine. C'était le navire-usine baleinier *Anglo-Norse*, de 8.638 tonneaux de jauge brute, au retour d'une longue campagne dans les eaux tropicales du Pacifique-Sud. Sept mois durant ses huit baleiniers avaient chassé le cachalot dans les eaux froides du courant de Humboldt, au large des côtes du Pérou.

Pour la première fois depuis plus d'un siècle le pavillon tricolore avait flotté dans ces parages à la poupe d'un baleinier, renouant ainsi avec une tradition longuement interrompue, dont il ne nous reste que la chanson de bord :

Et nous irons à Valparaiso
Y faire la pêche au cachalot...

entonnée alors par ces vaillants équipages héritiers des vertus qui illustrèrent les Basques, les premiers baleiniers du monde.

Depuis cette époque les moyens mis en œuvre dans une expédition baleinière ont considérablement évolué.

Ces instantanés saisissants ont été fixés sur la pellicule à bord du « Kos-18 ». Ils montrent deux des phases les plus dramatiques de la chasse. **A gauche :** un matelot vient d'apercevoir à nouveau, incliné à 45 degrés sur la surface de la mer, le « souffle » du cachalot, qui avait « sondé » au cours de la poursuite. Le harponneur (au fond) dirige du geste la manœuvre. Puis il tire **(à droite).** Atteint, la cachalot se débat désespérément. La lutte sera longue. Mais la patience de l'homme finira par triompher, et le cachalot, épuisé, sera finalement hissé à bord.

A bord du navire-usine...

LA TERRIBLE MACHOIRE INFÉRIEURE du cachalot **(au premier plan sur le cliché ci-contre)** comprend deux rangées de vingt-quatre dents au moins servant à retenir les proies ; sur la même photographie on voit un dépeceur qui, armé d'un couteau à dépecer, aide à l'arrachement, par le treuil, de la bande de graisse qui recouvre la moitié inférieure du flanc gauche. **Ci-dessus :** le dépeçage s'achève ; les treuils déploient en ailes les bandes de graisse, qui, affalées ensuite sur le pont, seront découpées pour être précipitées dans les « cuiseurs ».

Ci-dessus : le premier dépeceur, retenu par les crampons de ses bottes, a gravi le flanc du cachalot. Il trace une saignée longitudinale sur toute la longueur de la bête. **Ci-dessous, à gauche :** la mâchoire supérieure a été désarticulée du reste de la tête. Elle passera ensuite sous une scie à vapeur pour être débitée en tronçons de la dimension des ouvertures des « cuiseurs ». **A droite :** la partie avant du pont, où s'achève le dépeçage, vue de la passerelle de navigation.

Les cétacés se capturent au canon lance-harpon utilisé de la proue d'un navire, à vapeur ou à moteur. Le canon projette un harpon de 1 m. 75, pesant 73 kilos et muni à son extrémité d'une pointe qui explosera dans le corps de la baleine avec un retardement de quatre secondes, multipliant ainsi son pouvoir de destruction. D'autre part, les prises se traitent à bord de véritables usines flottantes dont le tonnage atteint 20.000 tonneaux et sur lesquelles deux cents à trois cents hommes travaillent au dépeçage. Les chasseurs, qui atteignent une vitesse de 16 nœuds, sont au nombre de quinze dans les grandes expéditions.

L'expédition *Anglo-Norse*, quoique plus modeste que les expéditions *Kosmos*, *Thorshovdi* et autres armées après la guerre, n'en présente pas moins tous les caractères de l'expédition moderne. Ses 8.638 tonneaux de jauge brute représentent un tonnage relativement faible à côté des 20.000 tonneaux des navires récents, et c'est la raison pour laquelle il ne peut participer aux grandes expéditions de chasse dans les glaces de l'Antarctique. Cependant, s'il n'a pas l'honneur de partager le sort des dix-neuf expéditions qui opèrent dans ces parages, il aura du moins eu le mérite d'accomplir la plus longue campagne de chasse à la baleine. Il est pourtant plus imposant que les navires de charge de même tonnage, surtout plus haut sur l'eau quoique généralement chargé au maximum. La masse paraît d'autant plus importante que la passerelle de navigation est construite très près de l'avant, à 15 mètres de l'étrave seulement, laissant ainsi place au pont de dépeçage, qui s'étend jusqu'aux cheminées, situées, à l'arrière, de part et d'autre du *slip* servant au hissage des baleines. Dominant le pont, trois portiques supportent les nombreux mâts de charge qui, orientés en tous sens vers le ciel, servent aux opérations de dépeçage. Sous ce pont se trouve installée l'usine de traitement du lard, qui occupe l'espace de deux entre-ponts sur presque toute la longueur du navire, dominant elle-même la masse des onze tanks, de 1.000 tonnes chacun, qui forment les œuvres vives du navire.

La flottille de chasse comprend huit chasseurs de 40 mètres hors tout, qui peuvent atteindre la vitesse de 12 nœuds, vitesse supérieure à celle des baleines les plus rapides. Ils portent tous le nom de *Kos*, suivi de leur numéro d'ordre dans l'expédition.

Sous les ordres d'un capitaine français, l'expédition *Anglo-Norse*, armée de trois cents spécialistes norvégiens, captura 3.063 cachalots au cours des sept mois de sa croisière dans les parages du courant de Humboldt.

Avec les possibilités de capture et de traitement des expéditions modernes, l'extinction des espèces baleinières n'aurait pas tardé si des conférences internationales n'avaient édicté des règles strictes pour limiter le nombre et assurer la meilleure utilisation possible des prises. Le contrôle de l'application de ces dispositions fut assuré sur l'*Anglo-Norse*, durant la campagne 1951-1952, par deux inspecteurs français. Embarqué en cette qualité à bord du navire-usine de l'expédition, j'ai extrait de mon journal personnel les notes suivantes, qui retracent quelques épisodes de la vie particulière du baleinier.

13 août, par 12° 35' de latitude S. et 80° 02' de longitude O.

Nous sommes sur les *Peru Grounds* depuis deux mois, deux mois pendant lesquels l'*Anglo-Norse* a dérivé, plus qu'il n'a navigué, au gré de cette houle si longue du Pacifique.

Les chasseurs sont disposés en râteau devant le navire-usine, dont seule la fumée dense, qu'on distingue à tribord arrière, révèle la présence au delà de la ligne d'horizon. *Kos-13* est à son poste de chasse, cap au sud, entre *Kos-18*, dont la silhouette se détache à contre-jour dans le matin à 4 milles à bâbord, et *Kos-11*, étincelant sous les rayons du soleil qui paraît par intermittence à travers les nuages d'un ciel bas et pommelé, lequel, à cette époque de l'hiver austral, recouvre la zone du courant froid de Humboldt.

Je suis accoudé à l'abri du cagnard de la passerelle ; à côté de moi l'homme de barre, un jeune matelot, entre deux coups d'œil au compas encrassé d'humidité saline, surveille la mer comme le fait, là-haut, au nid-de-pie, l'homme de veille qui vient de le relever. Le second du bord, qui est de quart ainsi que Johan Endressen — à la fois capitaine du *Kos-13* et harponneur — se trouvent également dans l'abri de la passerelle. Endressen a pris sa place traditionnelle, à tribord, près du passavant qui enjambe le pont avant du navire pour conduire au gaillard servant de plate-forme au canon. Ainsi il sera prêt à toute alerte. Le canon demeure toujours armé quand le navire est en chasse.

Tous les yeux scrutent la mer pour y découvrir les « souffles » des baleines, ce mélange d'eau et de vapeur d'eau qui, en s'échappant de leurs évents, permet de les repérer. Elles ne peuvent, en effet, rester constamment sous l'eau, leur constitution de mammifères leur imposant de respirer à la surface tous les

quarts d'heure environ. Tantôt le jet s'épanouit verticalement : il s'agit d'une baleine à fanons ; tantôt il s'incline à 45 degrés sur la surface de la mer : il s'agit alors d'un cachalot. Ces derniers seuls nous intéressent, puisque la convention internationale interdit la capture des baleines à fanons au-dessous du quarantième degré de latitude.

Soudain un craquement dans le haut-parleur placé derrière le timonier. « Allô ! Allô ! *Kos-18*... » *Kos-18* s'adresse à tous les chasseurs. Il vient d'apercevoir des souffles de cachalots, plusieurs, précise-t-il. En effet, on le voit incliner sa route à bâbord alors qu'un bouchon de fumée noire s'élève au-dessus de sa cheminée, indiquant qu'il a mis sa machine à la vitesse maximum. A bord du *Kos-13*, Endressen, à deux reprises, a placé le « chadburn » sur « en avant toute ». C'est le signal de la poursuite. Le timonier met aussitôt la barre à gauche, sans même qu'aucun ordre lui ait été donné. *Kos-13* s'élance en trépidant, suivi d'un sillage tourbillonnant. En bas, l'appel lancé par les haut-parleurs a retenti aussi : le steward abandonne ses fourneaux, le chef mécanicien confie la conduite de la machine à son second et monte sur la passerelle, car il n'est jamais trop d'yeux pour repérer le gibier. L'homme de veille dans le nid-de-pie, penché à mi-corps hors du tonneau, indique du geste la direction dans laquelle il a aperçu à son tour les souffles. Comme de coutume, le second du bord, chargé de l'entretien du canon, se dirige vers l'avant et fait pivoter l'engin autour de son axe vertical et de ses tourillons horizontaux. Tout est paré.

HUIT MINUTES A PEINE ONT SUFFI POUR CAPTURER UN CACHALOT DE PLUS DE 50 TONNES

Tous les baleiniers convergent vers les souffles ; à droite on aperçoit les fumées des navires dont la coque se trouve en dessous de l'horizon. *Kos-18*, notre voisin de bâbord, est sur le troupeau le premier. Une gerbe de fumée sur son avant, une détonation sèche, il a tiré son premier cachalot. Quelques minutes après nous passons à côté de lui : il fatigue sa capture, qui se débat dans une nappe de sang. Je lui prête peu d'attention, car nous sommes nous-mêmes à la poursuite d'un autre groupe de cachalots. Endressen est à son poste auprès du canon, dont il tient la poignée. D'un coup d'œil il a apprécié leurs dimensions à la puissance de leur souffle et à l'importance de leur tête, qui apparaît à la surface à chaque respiration. « Tous ont plus de 50 pieds » ; de bonnes prises, puisque la convention de Washington permet la capture des individus de plus de 35 pieds de longueur. Nous en sommes à 100..., 80..., 50 mètres. « Stoppez la machine ! » Courant sur son erre, *Kos-13* lève lentement à la houle, tandis que la distance qui nous sépare de notre proie diminue. Tous les yeux sont fixés sur le plus gros des cachalots, qui, à intervalles réguliers, crève de son dos la surface de l'eau. Du geste Endressen dirige la manœuvre : « La barre à droite un peu. » Il faut orienter le chasseur parallèlement à la route suivie par le cachalot. Alors qu'Endressen braque déjà son canon, le dos s'arrondit davantage au-dessus de l'eau et la queue, large de 3 mètres au moins, bat l'air ; il disparaît. Il a « sondé ». Il faut attendre qu'il reparaisse à la surface pour respirer à nouveau ; ce qui ne tarde guère, car il s'essouffle dans cette poursuite sans relâche. C'est le moment de veiller. Quelques minutes après un matelot accroché aux enfléchures des haubans le signale à quelques centaines de mètres, par tribord arrière. Spontanément, on met le « chadburn » « en avant toute » et la barre à droite. La chasse recommence, plus passionnante encore puisqu'il s'agit d'une bête « vicieuse ». Petit à petit nous gagnons sur le cachalot, dont le souffle se rapproche. Il n'est plus qu'à 40..., 30 mètres ; enfin nous sommes à portée. Endressen a pointé. Une explosion ébranle l'air, il a visé juste à 2 pieds sur l'avant de l'aileron dorsal. La ligne, entraînée par le harpon, fouette, la gerbe d'eau de l'impact s'élève, suivie quelques secondes après de celle que provoque l'explosion de la grenade.

Le cachalot a été touché. La ligne se déroule rapidement sur les réas des poulies qui constituent le système amortisseur. Il faut filer de la ligne pour éviter la rupture. Aussi le chef mécanicien desserre-t-il davantage le frein du tambour sur lequel la ligne s'enroule, puis il l'embraque lentement pour fatiguer la prise. Par le travers le cachalot se débat. Il faut l'achever pour éviter qu'il ne s'échappe. A nouveau on arme le canon d'un harpon, sans câble cette fois, puisqu'il a seulement pour but de tuer. Endressen tire alors avec précaution, parce que le nouveau projectile pourrait rompre la ligne, libérant ainsi notre capture.

De fait, le cachalot est bien touché ; son souffle devient plus rapide, perd de sa force et, vers la fin, se teinte de sang. On embraque encore la ligne, le cétacé est presque sous l'étrave, dans une nappe d'eau rougie. Plus aucun souffle ne s'élève de son évent. C'est fini... la capture ne fut d'ailleurs pas très difficile, puisque deux harpons ont suffi pour l'assurer. Doucement, on tire le cachalot, enfin mort, vers l'étrave.

Sur l'avant, l'équipage du pont s'agite. Un des matelots pique dans les flancs du cétacé, maintenant retenu contre l'étrave par la ligne, une lance creuse par laquelle il insuffle de l'air comprimé qui permettra au cachalot de flotter. Un autre plante dans le lard de la bête une perche de quelques mètres à l'extrémité de laquelle flotte un grand pavillon rouge que surmonte un feu blanc alimenté par une petite pile. Cela permettra au chasseur chargé de remorquer les captures jusqu'au navire-usine de les repérer. On coupe la ligne, et le chasseur remet « en avant toute », tandis que le cétacé, dérivant dans une nappe de sang et d'huile, s'éloigne rapidement. Quand le navire l'a dépassé de deux longueurs, Endressen annonce sa prise au navire-usine par radiotéléphonie. Huit minutes à peine ont suffi pour capturer ce cachalot de plus de 50 tonnes. Il faut faire vite, car, de tous côtés, des souffles apparaissent et disparaissent.

Les autres chasseurs n'ont pas perdu leur temps non plus. *Kos-18*, déjà loin de sa capture, dont le pavillon monte et descend avec la houle, poursuit un deuxième cachalot, qui l'entraîne vers l'est. D'autres chasseurs se croisent ; leurs cheminées vomissent des torrents de fumée très noire. Toute la journée la chasse continue, sans interruption. Trente-six captures au total : *Kos-13* en a pris huit à lui tout seul. Quand la nuit tombe les chasseurs-remorqueurs *Kos-4* et *Kos-5* n'ont pas encore ramené toutes les prises au navire-usine, pourtant proche, et les feux blancs signalant les cachalots capturés se balancent, au gré de la houle, tout autour sur la mer.

14 août, par 13°09' de latitude S. et 80°17' de longitude O.

Ayant épuisé les 80 tonnes de combustible qui lui assurent dix jours d'autonomie, *Kos-13* est venu dans la nuit accoster l'*Anglo-Norse* pour se ravitailler, et j'en profite pour reprendre pied sur le navire-usine, où je dois relever mon camarade, qui a assuré le contrôle pendant mon absence.

Pour le rejoindre à l'arrière, à la hauteur du *slip*, il me faut traverser l'usine parce que le pont de dépeçage, encombré de quartiers de graisse et de viande, sillonné par les filins d'acier qui servent à les faire glisser vers les ouvertures des chaudières, est impraticable. Une odeur d'huile chaude vous saisit dès qu'on approche la descente conduisant à la passerelle qui traverse l'usine à mi-hauteur des cuiseurs, les cuiseurs verticaux, qui se dressent de chaque côté en abord ; c'est dans ces énormes cylindres, d'une contenance de 35 mètres cubes, que la graisse et les os sont fondus. Une fois chargés par les ouvertures circulaires pratiquées sur le pont, ils sont hermétiquement clos, puis la vapeur est introduite sous pression. Au bout de dix heures la cuisson est achevée, l'huile obtenue est alors aspirée dans les centrifugeurs par des tuyautages qui se rejoignent en faisceaux au-dessus de ma tête. Plus loin les cuiseurs « Kvaerner » représentent le dernier cri de la technique ; d'une capacité double des précédents, ils tournent autour d'un axe horizontal et, brassant les quartiers de graisse de baleine, en assurent la fusion en moins de trois heures. Des hommes, le torse nu, s'affairent sous les ordres du *kokeriforman*, tantôt pour ouvrir les vannes qui commandent les circuits de circulation d'huile ou de vapeur, tantôt — et c'est le travail le plus dur — pour effectuer la vidange à la mer des résidus encore chauds de la cuisson.

Mon arrivée sur le pont de dépeçage coïncide avec le hissage d'un cachalot. Une énorme pince d'acier moulé retombe sur la queue du cétacé, qui se présente à plat sur le *slip*. Délicate manœuvre s'il en fut, à cause de la houle qui monte à l'assaut du plan incliné à chaque mouvement de tangage du navire. La traction du câble de hissage, qui s'enroule sur un treuil suffisamment puissant pour retenir les plus gros cétacés, assure la fermeture de la pince à la base de la queue, et le monstre glisse lentement sur le *slip*, perdant par les blessures reçues un sang épais et noir qui s'écoule sur le plan de hissage avant de s'étaler, à l'arrière, en une nappe d'un rouge vif contrastant avec le vert profond de la mer.

A l'extrémité supérieure du *slip*, la manœuvre de hissage s'achève. L'inspecteur fait alors mesurer la bête, 56 pieds, note son sexe et relève, gravé sur la queue, le numéro du chasseur qui l'a capturé : *Kos-6*.

Le dépeçage commence immédiatement. Il s'agit d'abord de dépouiller le cachalot de son épaisse couche de graisse, tâche à laquelle s'attaquent les dépeceurs les plus qualifiés du bord. A l'aide de couteaux ils tracent sur le flanc, le dos et le ventre de la bête, sur toute sa longueur, des saignées longitudinales ouvertes jusqu'aux tissus conjonctifs nacrés, qui enveloppent le corps proprement dit. Les treuils arrachent alors les deux bandes irrégulières soulignées par les lèvres blanches des incisions et les déploient en ailes au-dessus du cadavre. Puis, affalées sur le pont, elles sont découpées en quartiers de 80 centimètres de côté environ et précipitées dans les ouvertures béantes des cuiseurs. On retourne ensuite le cachalot, qui retombe sur l'autre côté en faisant voltiger la salissure du pont, et le dépeçage de la graisse se poursuit.

Complètement mise à nu, la bête est alors traînée sur le pont avant, où s'accomplira la dernière phase du travail, la plus écœurante. Les dépeceurs isolent la tête puis s'emparent des différentes parties du corps : les uns découpent les côtes, les autres dirigent la mâchoire supérieure et la colonne vertébrale sous une scie à vapeur de quelques mètres de longueur, qui les débite en tronçons de la dimension des ouvertures des cuiseurs. Seules les entrailles et la viande, qui ne contiennent que peu d'huile, sont précipitées à la mer, où elles tombent dans un jaillissement d'eau rougie.

Dans le vacarme étourdissant des treuils, au milieu de ces monceaux de graisse et d'os, le travail continuera sans interruption tant qu'il y aura des cachalots à traiter. Quand la nuit sera tombée l'équipe qui a succédé à celle de jour travaillera à la lumière des phares accrochés dans la mâture et les superstructures jusqu'à ce que l'aube se lève.

Nous sommes le 11 janvier au soir. J'ai apposé ma signature sur la dernière page du *Dagbok*, le journal des opérations baleinières, à côté de celle de Roald J. Daler, le chef de l'expédition. C'est le dernier acte de mon rôle d'inspecteur baleinier.

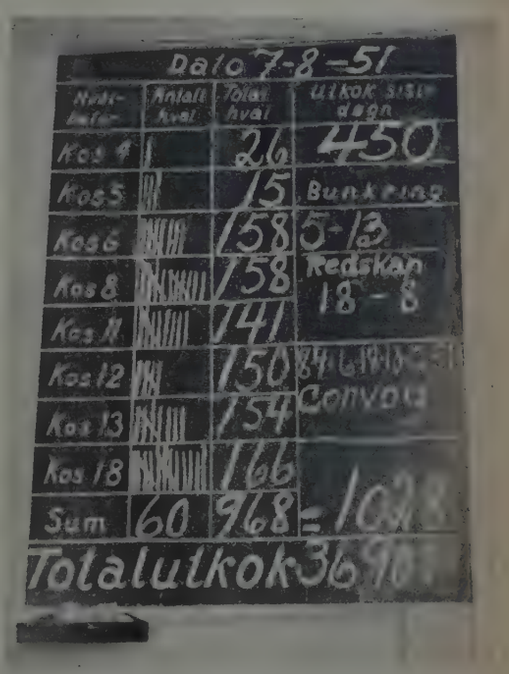
L'expédition a capturé et traité 3.063 cachalots ; elle a produit 104.000 barils d'huile de 170 kilos, soit 17.680 tonnes. L'*Anglo-Norse* a dépassé ainsi les résultats obtenus durant les deux campagnes précédentes, qu'il avait accomplies sous pavillon britannique : 95.500 barils en 1947-1948 et 88.250 en 1948-1949. Aussi les équipages manifestent-ils leur joie à la perspective du retour et à la certitude de salaires élevés.

L'expédition va se disloquer. L'*Anglo-Norse*, alourdi par son chargement d'huile, ralenti par la végétation marine et les coquillages qui revêtent sa carène depuis ces sept mois de navigation dans les eaux tropicales, se rendra aux Etats-Unis pour y livrer sa cargaison.

Les baleiniers rejoindront Tönsberg par leurs propres moyens, sous les ordres d'Endressen, le plus ancien des harponneurs de la flottille qui soit titulaire du brevet norvégien de capitaine au long cours. *Kos-13*, son navire, a accosté le premier les flancs du navire-usine pour se ravitailler une dernière fois. Ma tâche est terminée maintenant, et j'embarque à son bord, après mes adieux au commandant de l'*Anglo-Norse*, qui reste désormais le seul Français de l'expédition.

Quelques minutes plus tard *Kos-13* décollait du navire-usine. Endressen tira alors trois fois sur la poignée du sifflet pour le traditionnel signal de ceux qui partent. L'*Anglo-Norse* nous répondit alors que se distinguaient encore, à contre-jour sur la lumière des projecteurs du pont, les gestes anonymes d'adieu de tous ces hommes qui avaient été mes compagnons.

Roger Grosclaude,
administrateur de l'Inscription maritime.



Chaque capture, annoncée au navire-usine par radiotéléphonie, est inscrite sur un tableau placé sur la passerelle de navigation. Chaque trait vertical ou en diagonale indique une prise. Le nombre, en bas et à droite, représente les barils d'huile produits depuis le début de la campagne.

COUTUMES FUNÉRAIRES EN

PAR NOTRE CORRESPONDANT
A MADAGASCAR, GEORGES KLING

Le pittoresque, la couleur locale ? Il ne faut pas les rechercher en Imerina, m'avait-on dit dès mon arrivée ; après avoir assisté à un « retour- » nement de morts », vous aurez épuisé tous les sujets d'article. » Depuis, le jugement m'est apparu un peu hâtif, mais, puisqu'il fallait « voir un retournement », j'ai sacrifié à l'usage.

Le *Famadihana,* ou « retournement des morts », est une cérémonie typiquement malgache, surtout pratiquée parmi les populations hovas. Ce peut être soit le transfèrement au tombeau ancestral des cendres d'une personne décédée et inhumée loin de celui-ci, soit le changement de position du mort sur sa couche funéraire, ce qui est beaucoup plus particulier à la Grande Ile. L'origine de cette coutume est difficile à préciser. Avant l'introduction du christianisme, le culte des ancêtres et des esprits des morts formait la base essentielle de la religion malgache. Mais si les Hovas entourent la mort de rites parfaitement établis, ils présentent, de plus, l'originalité de faire participer les défunts aux cérémonies *post mortem.* Pour le Malgache, l'esprit du mort est toujours présent ; son âme (Ambondrombe) subsiste à proximité du tombeau.

Le Hova attache une très grande importance à la réalisation de sa dernière demeure. L'emplacement en est soigneusement choisi et le fait de posséder un tombeau vaste et bien construit constitue, pour une famille, le signe le plus évident de l'aisance. L'édification d'un tombeau est bien souvent plus onéreuse que celle d'une maison. Celle-ci, en général, est de briques crues jointes à la terre, alors que celui-là est de pierres cimentées avec soin. Souvent juchés au sommet d'une colline ou perdus dans l'immensité des *tanety* (1), ensevelis sous l'épais *bozaka* (2) et seulement signalés à l'attention du passant par une pierre levée, rassemblés par dans l'ombre triste des eucalyptus ou encore grou dans le centre du village, les tombeaux se contrent partout en Imerina, apportant leur triste à la tristesse un peu monotone des pays du plateau central. Mais pour le Malgache t tristesse doit être exclue de l'idée de mort le du retournement, où seules la joie et l'allégr sont de bon ton.

Le *mpanandro* (devin) est tout d'abord cons en vue de fixer le jour de la cérémonie. Les « ret nements » se font en hiver, de mai à septem

Comme partout, les rites perdent ici aussi un de leur pureté primitive. Mais si les réjouissa sont maintenant réduites à une ou deux journée fête, l'essentiel demeure cependant. Au petit m le cortège multicolore se forme devant la ma familiale. Précédés des *mpilalao* (musiciens et c teurs), chantant et dansant, brandissant des peaux, portant les *lambamena* (linceuls) et la s'il s'agit d'un transfèrement de restes mortels, invités endimanchés se rendent jusqu'au tomb

(1) *Tanety* (prononcer tanète) : colline.
(2) *Bozaka* (prononcer bouzaque) : herbe.

A CES CÉRÉMONIES MORTUAIRES, DES MUSIQUES JOYEUSES, interprétées par un orchestre comme celui que l'on voit au premier plan sur la photographie de gauche, animent les danses d'une assistance, parfois très nombreuse, venue en cortège **(ci-dessus)** au chant des « mpilalao » et au rythme des tambours. Au signal du doyen de la famille on entreprend l'ouverture de la tombe où sera introduit le cercueil **(au premier plan, ci-dessous).**

MERINA

morts sont avisés de la cérémonie et leur
est invité à réintégrer leur corps pour la
stance. Le doyen de la famille donne ensuite
emier coup de pelle nécessaire à l'ouverture
tombe. Le plus souvent, quelques pierres plates
ulées sous une couche de terre masquent les
es conduisant à une lourde porte de granit
faut faire basculer pour pénétrer dans le
au, où les corps sont allongés sur les *farafara*
le pierre) disposés à la façon des couchettes
la cabine d'un navire.

doyen pénètre le premier dans la sépulture,
es corps sont extraits un par un, roulés dans
atte. Le nom des défunts est annoncé à l'assis-
qui danse et chante autour de la tombe.

dépouilles sont alignées par terre. Parfois dix,
, vingt squelettes sont ainsi étendus devant
le qui trépigne de joie au rythme des tambours,
ûtes et des violons. Danses macabres ? Pas
on oublie l'objet de telles réjouissances et
émonie ne revêt aucun caractère de profa-
que pourrait lui prêter le lecteur non initié.

EN DANSANT TOUJOURS pour écarter les esprits mauvais, les invités portent le corps au tombeau. — Le cortège reparti, le silence est retombé sur ce paysage triste des hauts plateaux de l'Imerina. Seule, de sa masse grise, une pierre levée signalera aux passants la présence du tombeau **(ci-dessous)**.

Les corps sont alors roulés dans les *lambamena*, grandes pièces de coton, parfois de soie, artistement tissées. Quelquefois un squelette doit être reconstitué, mais, dans l'ensemble, l'ancien linceul subsiste encore et l'opération consiste seulement à replacer le nouveau par-dessus après avoir glissé à l'intérieur un petit flacon de parfum ou un objet cher au mort, du tabac par exemple. Il est nécessaire, et cela porte chance, que les assistants touchent les restes mortels.

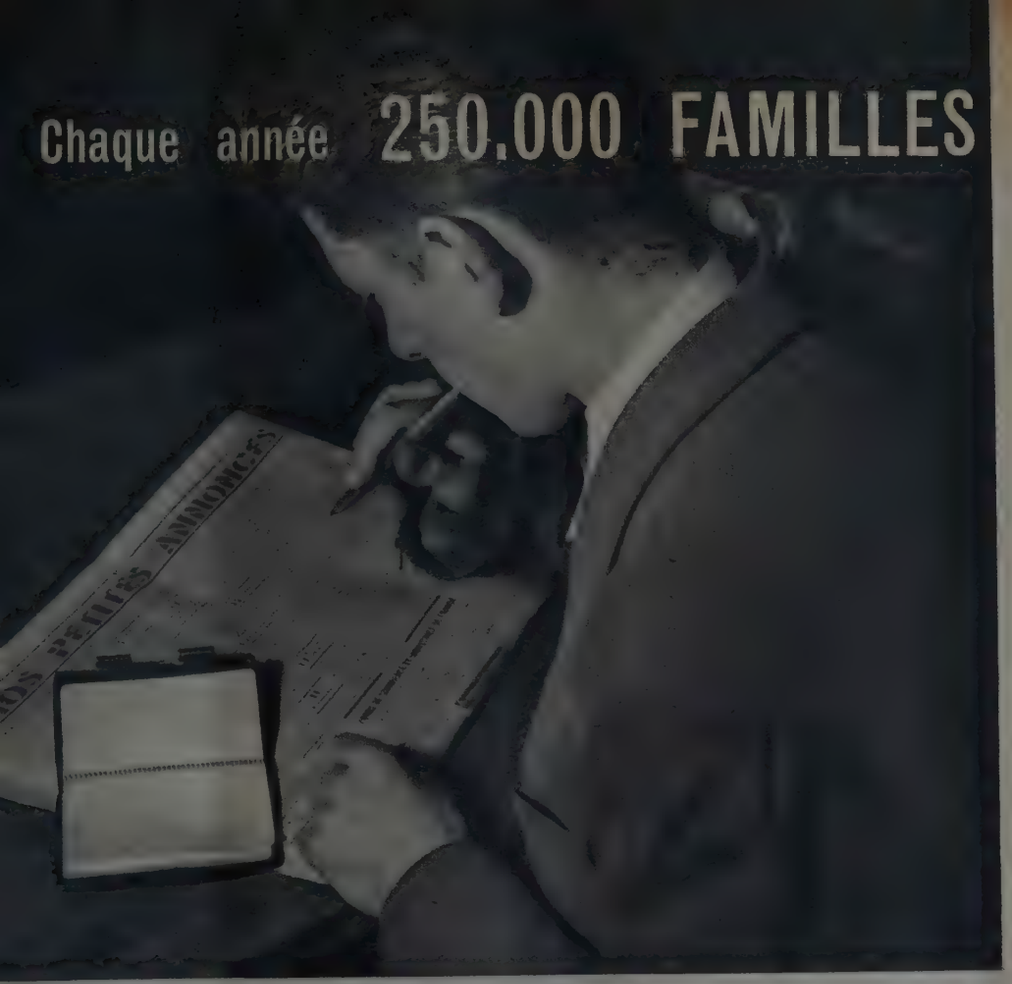
Autrefois, les membres de la famille devaient même les garder quelques instants sur leurs genoux, leur parler, les entretenir de leurs joies et de leurs peines. C'était l'instant propice à la formation des vœux. Aujourd'hui la natte qui a servi à envelopper les morts constitue encore un talisman enviable.

On doit maintenant procéder de nouveau à l'inhumation. Les assistants s'emparent du corps et, tout en dansant afin d'empêcher les mauvais esprits rôdant aux alentours de s'introduire dans la dépouille mortelle, le portent jusqu'à l'entrée du tombeau, dans lequel il est enfermé.

Semblable à une noce de village, le cortège reprend alors le chemin du logis familial sous la conduite des *mpilalao*. Les réjouissances se poursuivent à la maison ; la viande des bœufs abattus est préparée, le *taoka* (alcool) et le *betsabetsa* (genre d'hydromel) sont distribués aux invités. La fête se prolonge très avant dans la nuit et, parfois, les jours suivants.

Au hasard des collines les tombes éparses meublent les espaces du plateau de l'Imerina. Pour le Malgache, les morts qu'elles abritent n'ont pas définitivement quitté ce monde ; il les distrait, les visite, les habille, leur offre des présents, les invite à participer à la vie monotone qui se poursuit autour d'eux. Un vol fugace d'aigrettes blanches apporte parfois un peu de mouvement dans ce décor sans vie comme sans mort réelle, sans passion ni sanction, car le dieu malgache, s'il existe, imprécis, lointain, ne juge pas ceux qui se présentent devant lui.

Ici, nul enfer, nul purgatoire, nul paradis ; la vie continue dans l'au-delà comme la mort déjà commence pour les hommes vivant sur cette terre mélancolique.



sont à la recherche

D'UN LOGIS

MALGRÉ L'IMPULSION QU'IL DONNE A LA RECONSTRUCTION ET L'ACTIVITÉ DE SES COLLABORATEURS, M. CLAUDIUS-PETIT N'EN PEUT FOURNIR QUE 80.000

Cet intérieur avenant, cette table appétissante, quel Français à la recherche d'un appartement ne les envierait ? Et ces Français, ils sont légion ! Leurs journées se consument en vaines démarches ; les déceptions s'additionnent, et l'infortuné chercheur, dépouillant fiévreusement les annonces des journaux, lancé dans une course déprimante de quartier en quartier, tombe d'autant plus haut, le soir venu, qu'il a parfois cru toucher le but. Que faire contre cette crise ? « Bâtissons, il faut bâtir », répète-t-on à l'envi. Et sans doute l'on bâtit. Il serait bien injuste de nier les efforts accomplis et les résultats obtenus. Mais la chasse au « home » continue et l'on n'en voit pas la fin.

Alors, allons-nous retourner au nomadisme, et, faute de logis stables, nombre de nos concitoyens vont-ils s'installer dans des appartements mobiles ? Le « camping » en se développant

★ Les Américains ont-ils trouvé la solution ? Chez eux le nombre de propriétaires sur roues augmente sans cesse.

a préparé la voie à cette forme nouvelle d'existence.

En Amérique la vie en remorques séduit de plus en plus de personnes. On estime que un million sept cent mille Américains vivent dans plus de cinq cent mille caravanes. Chaque année cette population s'augmente de cent soixante-quinze mille personnes. La littérature s'est emparée de cette nouvelle façon de vivre. Un roman de Clinton Twiss, qui connaît un gros succès, peint les aventures d'un jeune couple

lancé sur les routes et pourrait s'appeler : *Deux Années dans une 2 tonnes*. Et ce qui est remarquable, c'est que 45 % de ces remorques sont des maisons temporaires.

Environ 35 % d'entre elles sont occupées par des personnes ayant des occupations qui les obligent à se déplacer ; 15 % sont habitées par des retraités.

Bien entendu, le goût des Américains pour le confort se manifeste dans ces remorques. Elles sont munies d'installations sanitaires, de lignes d'électricité et d'égouts raccordables aux installations fixes des parcs de stationnement. Finalement, les modèles les plus perfectionnés, avec air conditionné, chauffage central et télévision, coûtent moins cher, tout meublés, qu'une maison fixe sans mobilier.

Nous n'en sommes pas encore là en France. Pourtant, le nombre des remorques va croissant, et l'on en a vu beaucoup cet été sillonner les routes. Dans presque toutes on peut loger trois ou quatre personnes, et, sans atteindre le luxe d'outre-Atlantique, ces caravanes sont aménagées de manière à permettre de passer agréablement quelques mois.

Quelques constructeurs équipent même de véritables maisons roulantes.

Des forains en sont les habitants, et certaines administrations, certaines entreprises ont trouvé là une solution au problème du logement de leurs ouvriers.

Les caravaniers ont d'abord goûté la joie de s'arrêter n'importe où. Mais ils ont vite compris la nécessité d'avoir des haltes aménagées. Aujourd'hui près de deux mille camps accueillent les remorques pour 100 à 150 francs par jour. Certains de ces camps — celui de

Lyon, par exemple — sont fort bien installés. A Paris, au camp de Bagatelle, les séjours autorisés sont d'un mois, et à celui de Bagneux leur durée est illimitée. Mais un grand projet prévoit à Vincennes un parc modèle qui ferait le bonheur des caravaniers de France et d'Europe.

Verrons-nous de plus en plus de Français, à la manière de l'escargot, transporter leur maison avec eux et la race des propriétaires présenter au sociologue une variété nouvelle, celle des propriétaires sur roues ?

JANY AUJAME.

DIX, VINGT REMORQUES SE GROUPENT EN UN POINT, ON TRACE DES RUES, ET VOICI UN VILLAGE MOBILE QU'ON QUITTE QUAND ON VEUT

La remorque n'est pas seulement une maison pour ceux qui ne comprennent que le voyage, la vie nomade et se soucient peu du confort. Elle peut offrir aussi un logis plein d'agrément à ceux qui aiment un intérieur confortable, celui dont rêvent tant de Français.

UN DIEU CONQUIS

PAR DANIEL-ROPS

Qui donc, ayant suivi la route nationale qui, après Lyon, longe le Rhône par la rive gauche, entre Montélimar et Orange, n'aura pas ralenti son allure pour considérer, d'une âme où l'admiration et l'étonnement se mêlent à l'on ne sait trop quelle subtile angoisse, les travaux gigantesques du barrage de Donzère-Mondragon ?

A voir ces ponts lancés avec une si évidente aisance, ce canal large comme une rivière où s'activent les dragues, ces masses de terre remuées, entassées, nues ainsi que de la chair déchirée, comme devant les plus grandes preuves de l'autorité prise par l'homme sur la nature, une gêne mystérieuse ne laisse pas de traverser la conscience : Prométhée se demande s'il a vraiment eu raison de voler le feu du ciel...

Cette interrogation que se pose tout homme d'aujourd'hui conscient des drames de notre époque ne concerne pas seulement les responsabilités qui incombent à la technique dans le processus de déshumanisation moderne et dans l'aggravation des périls qui pèsent sur nous.

Cet aspect du problème a été mille fois envisagé. D'Henry James à Georges Duhamel, et de Carrel à Lecomte du Nouÿ. Mais il est aussi une responsabilité plus subtile, que ne sentiront peut-être comme grave que les civilisés authentiques pour qui une terre, une montagne, un fleuve ne sont pas seulement des occasions de produire, mais aussi des données constituantes de la planète, dont chaque génération est comptable à l'égard des traditions et des fidélités ancestrales comme au regard de la postérité.

Demain donc, mettons dans quelque cinquante ans, le Rhône aura été rendu tout entier navigable. De grands barrages, créant des plans d'eau, auront surgi tout le long du fleuve. Pour qui a connu le charme austère de la gorge de Génissiat avant qu'y fût établi le barrage, pour qui aime ces marais sauvages qui, de Seyssel au défilé de La Balme, donnent au Rhône on ne sait quelle allure de fleuve africain, frémissant de vols, de passages furtifs, de jeux de poissons, et aussi cette plaine de Sault-Brénaz, chère à Claudel, toute hérissée de peupliers, il y a quelque chose d'inquiétant dans les projets qui, de tous ces lieux élus par la poésie, feront des réservoirs d'eau.

Ce problème, dont l'essence est bien spirituelle, de concilier les intérêts légitimes de l'économie avec le respect de la terre, l'amour de la beauté du monde créé, les techniciens se le posent-ils ? Assurément pas tous, mais quelques-uns. Je suis le contemporain d'un singulier ingénieur, polytechnicien malgré lui, artiste sensible, qu'aux jours de sa jeunesse froissaient toutes les rudesses de la vie et qui, par nécessité, ce moyen d'action du destin, est devenu capitaine d'industrie, un des chefs de cette Compagnie nationale du Rhône à laquelle incombe la tâche d' « exploiter » le grand fleuve. Il se nomme Gilbert Tournier. Ami de Maurras, fanatique de Mistral, au surplus formé à la culture historique et sensible à la poésie, comment un tel homme accordait-il ses aspirations les plus profondes avec l'exigence précise d'une action qui consistait, précisément, à briser le cercle d'amour et d'enchantement dont le Rhône, fleuve de beauté, l'avait depuis longtemps cerné ? Lorsque sera publié, dans quelques semaines, le témoignage qu'il m'a été donné de lire : *Rhône, dieu conquis,* il apparaîtra clair à certains que cette antinomie peut se résoudre et qu'un technicien peut demeurer lettré et poète jusque dans le cœur même de son action.

L'essentiel dans ce témoignage, et ce qui m'a paru avoir une valeur exemplaire, est l'attitude même que l'industriel garde en face de ce moyen de production et de puissance qu'il est chargé, comme on dit, d' « équiper ». Considérer le Rhône non comme une force matérielle dont l'homme par violence s'empare, mais comme un être au destin plus durable et plus certain que celui des hommes, c'est lui reconnaître cette divinité dont les anciens ne doutaient pas. Voir dans les grands travaux en cours non pas la victoire, en ce jour, en ce lieu, d'un progrès humain dont tant d'autres jours, tant d'autres lieux font douter, mais le bienfait d'une sage alliance entre les êtres transitoires et le fleuve éternel, tel est l'essentiel d'une sagesse dont tous les technocrates ne donnent pas communément l'exemple. Et voir dans le futur Rhône navigable non pas une sorte d'épure abstraite zébrée de calculs de kilowatts, mais l'héritier d'une très longue histoire qui, depuis les origines embrumées de légendes, de siècle en siècle, par les marins phéniciens et grecs, les missionnaires de l'Evangile, les moines bâtisseurs de ponts, les mariniers chantés par Mistral, se prolonge jusqu'à nous, c'est témoigner d'un sens de fidélité, de permanence dont d'autres entreprises — celle de Tignes, par exemple — ne donnent pas l'égal exemple.

Si j'osais dire, sans que le mot fût entendu comme blasphémateur, j'écrirais que l'attitude de Gilbert Tournier est religieuse. Le titre même de son témoignage indique bien le double sens qu'il comporte, à la fois mystique et positif. « Dieu conquis », mais non dieu vaincu. Car on conquiert par amour... Belle conquête, certes, que celle de ce fleuve qui, après avoir apporté en France la civilisation antique par le christianisme, nous livre aujourd'hui ses puissances physiques apparemment les moins accessibles. Sans doute y a-t-il transfèrement de beauté, modification des paysages, mais ce que la Compagnie nationale du Rhône désire, c'est que ces changements n'affectent pas le génie même du fleuve, qu'un accord soit constamment cherché entre le cadre et la réalisation technique, que des efforts de reviviscence soient même poursuivis, visant à ranimer des traditions déclinantes, des sites historiques menacés. En ce sens le Rhône d'hier s'incarnerait dans un autre Rhône sans rupture dans les fidélités essentielles : en matière religieuse l'immolation n'est-elle pas aussi un acte d'amour et une promesse de résurrection ?

Et cette attitude, dont j'ai essayé de faire comprendre les données subtiles, ne devrait-elle pas être celle de l'homme même devant ces conquêtes de la technique, ces formidables entreprises de l'industrie sur la nature ? En face de ces réalités essentielles, que le démiurge moderne aborde d'une main si brutale et si avide, qui se nomment beauté, harmonie, poésie, aussi bien que fidélité et tradition, n'est-il pas vrai que la seule attitude valable est celle d'une gratitude dévotieuse et d'une grande humilité ?

UN FAUX TESTAMENT, UNE SUCCESSION D'UN MILLIARD, VOILA L' « AFFAIRE » BONNARD

PAR ROGER DARDENNE

DANS quelques jours va revenir devant la Cour d'appel de Paris un procès qui, lorsqu'il fut plaidé, il y a un an, devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, donna lieu à d'abondants commentaires tant à cause de la personnalité qui, bien que disparue, y tenait le premier rôle que des énormes intérêts en jeu et des épineux problèmes juridiques qu'il soulevait.

La succession du peintre Pierre Bonnard représente en effet une valeur vénale qui atteindrait, dit-on, le milliard. Et cela n'a rien qui puisse paraître excessif si l'on songe aux prix que « font » couramment les œuvres du grand artiste. Or il est désormais de notoriété publique qu'à

★ Attendu que les œuvres laissées par Pierre Bonnard doivent être considérées comme achevées, qu'il importe peu de rechercher si toutes ont été ou non signées. Jugement du tribunal de la Seine (1re chambre).

origine de cette succession disputée
y a un faux testament. Aucun des
éritiers qui s'affrontent à la barre ne
e conteste.

Le tribunal, en son jugement, l'a
xpressément proclamé.

EUX LIGNES DE L'ÉCRITURE E BONNARD DÉCLENCHENT UN GRAND PROCÈS

Aussi bien notre propos n'est-il pas ici de nous appesantir sur cet épisode des derniers jours d'un maître glorieux. Nous voudrions surtout nous attacher à l'examen 'un point délicat, qui, déjà soulevé propos d'autres procès où des rtistes étaient intéressés, s'est posé, n l'espèce, de manière aiguë : le droit oral de l'artiste. Sur ce sujet le ribunal et la cour ont entendu ou ntendront des avocats éminents : Mes de Moro-Giafferi, Jacques Baraue, Maurice Garçon. On comprend u'ils désirent réserver leurs explicaons pour les magistrats. A la lumière, ependant, des débats de première nstance il est permis d'examiner uelques aspects du problème. Mais n bref rappel des faits est nécessaire.

Bonnard est mort le 23 janvier 1947, nq ans presque jour pour jour après a femme, née Maria Boursin, décédée lle-même le 27 janvier 1942 dans la ropriété du Cannet que les époux vaient acquise peu après leur mariage. elui-ci avait été célébré à Paris le 3 août 1925. La mort de sa compagne issa Bonnard désemparé. Déjà nclin par nature à la solitude, il isola de plus en plus, ne recevant ue de rares visites. Quand l'admiistration lui demanda de souscrire la éclaration fiscale exigée dans les six ois qui suivent le décès, Bonnard nsulta un notaire. Celui-ci ne put ue lui rappeler les formalités prestites par la loi et en particulier bligation, à défaut de testament en faveur, de faire une publicité pour ire connaître aux héritiers éventuels e son épouse que la succession était uverte.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit u vieux peintre fatigué et découragé ? On ne peut que conjecturer. ais dans les conclusions qu'il a souenues devant le tribunal, M. le substiut Albaut a très finement analysé état d'esprit de l'artiste. Bonnard, ense le magistrat, n'a pu admettre ue les quelques années qui lui restaient à vivre fussent troublées par immixtion de personnes qu'il avait squ'alors ignorées. Surtout, il n'a u supporter la pensée qu'une « éventuelle contrainte » le forçât à « abanonner à des mains inconnues la oitié de tous ses biens, la moitié de s toiles, la moitié d'une œuvre à quelle s'attachait le souvenir de ses ies, de ses angoisses ». Parvenu au ir de la vie, « il a pu céder à une rte de complexe où l'amour-propre e l'artiste se mêlait confusément à égoïsme du vieillard ».

Et alors, que fait Bonnard ? Sans rendre même la peine de déguiser n écriture, il rédige un testament ar lequel Maria Boursin l'instituait n légataire universel.

L'artifice peut paraître puéril. 'acte, qualifié par le code avec sévété, allait entraîner un débat long et mpliqué, auquel les audiences de la our d'appel vont ajouter un acte ouveau.

Nous n'entrerons pas dans le détail es discussions, dont le centre est l'application de l'article 1477 du code civil, qui réprime les fraudes ayant pour but de rompre l'égalité du partage entre les cohéritiers. Mais il est un autre aspect de ce grand procès qui mérite qu'on s'y arrête.

L'ARTISTE A SUR SON ŒUVRE UN DROIT MORAL ABSOLU

Le 25 juin 1902 la Cour de cassation rendait un arrêt qui a fait date, où elle posait le principe que les droits de propriété littéraire et artistique tombent dans la communauté. Elle précisait en même temps que la faculté de l'auteur de faire subir ultérieurement à sa création des modifications ou même de la supprimer était entière. Une seule réserve : il faut que l'auteur, en exerçant son droit, n'ait pas agi dans un dessein de vexation à l'égard de son conjoint ou de ses représentants. Cet arrêt de 1902 fixait ce qu'on appelle le droit moral de l'artiste. Des décisions ultérieures en ont précisé la portée. Dans une affaire où le peintre Rouault était partie, les juges ont déclaré que l'artiste reste maître de son œuvre jusqu'à sa livraison effective et que son droit moral s'exerce « nonobstant toute convention contraire ».

En 1931 la Cour d'appel de Paris, statuant dans une affaire plaidée en 1927 devant le tribunal de la Seine, proclamait à son tour le caractère absolu du droit moral de l'artiste. Il s'agissait, en l'espèce, d'une destruction opérée par le peintre Camoin. Mécontent d'un certain nombre de ses toiles, Camoin n'avait pas hésité à les lacérer et à jeter les morceaux à la poubelle. Le chiffonnier qui les y trouva les vendit au marché aux Puces. Les acheteurs estimèrent que les morceaux étaient bons et, les rajustant, reconstituèrent les toiles. Un jour, l'un d'eux mit en vente à l'Hôtel Drouot quatre de ces toiles sous le nom de leur auteur. Camoin s'y opposa, et la cour, après le tribunal, lui donna raison, déclarant qu'il était parfaitement en droit d'interdire à quiconque de tirer parti d'une de ses œuvres, alors, surtout, qu'il avait entendu la faire disparaître.

Donc, dès l'instant qu'il n'y a pas intention de nuire, droit absolu de l'artiste de détruire, comme de reprendre, de corriger, de modifier jusqu'à achèvement de l'œuvre. Mais ici surgit une difficulté. Quand une œuvre peut-elle être considérée comme terminée ? L'artiste seul pourrait le dire, quitte d'ailleurs peut-être à se contredire plus tard. Il y a la signature ? Ce n'est pas toujours une preuve absolue. On a vu des peintres corriger des toiles déjà signées. Justement, Bonnard, inquiet, jamais complètement satisfait, n'était guère enclin à considérer un tableau comme terminé. Une anecdote souvent citée, mais significative, le montre surpris un jour au musée du Luxembourg cherchant furtivement à retoucher une de ses toiles. Au musée ! On aurait supposé que s'il y avait un endroit où l'on pût croire un tableau complètement achevé, c'était bien celui-là !

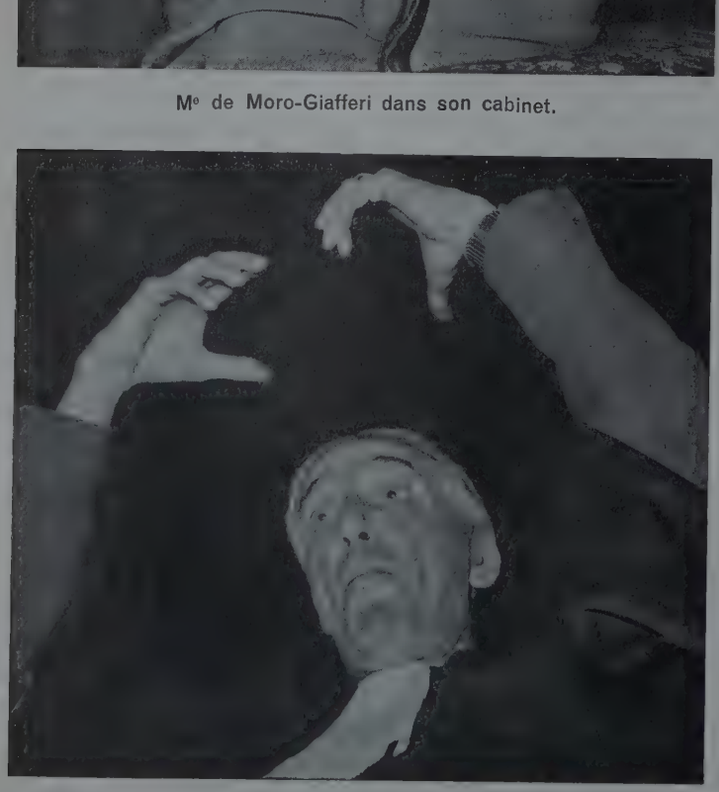
Cette question si délicate du droit moral, les premiers juges l'ont tranchée dans le procès Bonnard, où elle se posait à leur réflexion.

A l'origine du procès, rappelons-le, un faux testament. Deux groupes d'héritiers : des neveux et des nièces du peintre, d'une part ; d'autre part,

Ci-dessus : photographie de Pierre Bonnard prise dans son atelier de Cagnes. **Ci-dessous :** un portrait de sa femme, qui lui servit de modèle pour un grand nombre de toiles.

Me Jacques Baraduc, qui plaida en 1re instance.

Me de Moro-Giafferi dans son cabinet.



Me Maurice Garçon plaidant.

les « représentants » légaux de la sœur de Mme Pierre Bonnard. Ceux-ci allèguent que le faux testament prouve la volonté de les frustrer de leur part d'héritage, soit la moitié des biens de la communauté. Ils soutiennent qu'en s'instituant légataire universel de sa femme Bonnard a entendu se soustraire à la publicité requise pour l'envoi en possession et ils concluent à l'application pure et simple de l'article 1477, qui prive le conjoint auteur d'un faux testament et ses héritiers de leur part des biens communs pour attribuer à l'autre conjoint ou à ses héritiers la totalité de la communauté.

D'autre part — et nous en revenons ici à la question du droit moral — les neveux et nièces de Bonnard soutenaient que les œuvres du maître antérieures à la mort de son épouse ne pouvaient, en vertu de ce droit, être incorporées dans la communauté.

QUAND LES CHEFS-D'ŒUVRE DEVIENNENT DES « MEUBLES »

Le tribunal a refusé de les suivre. Bonnard, nous l'avons vu d'après maints témoignages, corrigeait, retouchait, et jusque dans cet endroit imprévu, un musée. Les magistrats ont estimé cependant que les œuvres antérieures à la mort de Mme Bonnard devaient tomber dans le patrimoine commun. Dans ses conclusions, M. le substitut Albaut a défendu la thèse que voici :

Le droit moral s'éteint avec la mort de l'artiste. Comme il consiste essentiellement dans la faculté de modifier ou de détruire, si l'artiste au moment de sa mort n'a ni modifié ni détruit on est fondé à penser qu'il n'a pas jugé opportun d'exercer son droit moral. Ses héritiers peuvent-ils le faire à sa place ? Assurément non, puisqu'il s'agit d'un droit essentiellement attaché à la personne et non transmissible. Dans ces conditions, les œuvres ne sont plus que des meubles soumis aux règles de partage applicables aux autres meubles.

Dans le cas de Bonnard, celui-ci a-t-il manifesté un mécontentement de ses œuvres ? Nullement. Il n'en a supprimé aucune. Il n'a laissé aucune instruction demandant qu'on éliminât telle ou telle d'entre elles de l'ensemble. S'il ne l'a pas fait, déduit le ministère public, c'est qu'il ne l'a pas voulu. Il a vécu jusqu'à un âge avancé ; il lui était facile, s'il avait éprouvé quelques regrets, de les exprimer et de procéder aux corrections jugées par lui nécessaires. Or point de repentirs. C'est donc qu'il a estimé que l'œuvre qu'il laissait pouvait passer tout entière à la postérité artistique. Il n'appartient pas à ses héritiers de se substituer à lui. « Car l'attachement voué à un artiste n'exige pas qu'on lui prête des intentions, des sentiments qu'il n'a jamais eus, qu'il n'a jamais manifestés de son vivant. » Le raisonnement vaut du point de vue juridique comme au point de vue moral.

Le tribunal a fait siennes ces conclusions. Nous reproduisons au début de cet article le passage du jugement déclarant que les œuvres laissées par Pierre Bonnard doivent être considérées comme achevées. Il est suivi d'un autre attendu où les magistrats de la première chambre civile invoquent l'opinion de Cézanne affirmant que « la hantise du tableau fini n'existait pas pour Bonnard et bien d'autres contemporains ». « Pousser un tableau, dit encore Cézanne, c'est a contraire, par principe, pour eu désharmoniser une idée première qu avait tout son charme. » Et le juge ment d'ajouter ce commentaire : « S une ébauche peut être reprise o poussée davantage, elle peut auss avoïr définitivement concrétisé un sensation. »

On comprend bien l'opinion d Cézanne, épris de construction. N'y a-t-il pas pourtant quelque contradic tion entre cette insouciance du « fini qu'on prête à Bonnard et le goût qu'o lui attribue, d'autre part, pour l retouche et l'amélioration ?

COMMENT LE PEINTRE ASSURE-T-IL LA « PUBLICATION » DE SON ŒUVRE ?

Les demandeurs soutenaient encor que Bonnard n'ayant pas « pu blié » les œuvres antérieures a décès de sa femme, il ne s'en étai pas détaché et qu'il y avait là un raison supplémentaire de ne pas le inclure dans la communauté. Ains s'établissait une assimilation entr l'œuvre littéraire et l'ouvrage d'ar plastique. Pour l'œuvre littéraire ou musicale, c'est, en effet, l'édition, l publication qui fait entrer les droits de propriété dans l'actif commun Mais pour l'œuvre peinte ou sculptée où est la publication ? Faut-il qu'il y ait exposition dans une galerie ? L'atelier du peintre ou du sculpteur est-il uniquement affecté à son travail ? N'y reçoit-il pas la visite de confrères d'amis, de critiques, d'amateurs ? N'y prend-on pas des photographies ? Dès lors, n'est-ce pas un lieu d'exposition où s'exerce la publicité ? N'y reçoit-il pas aussi des clients éventuels ou des marchands ? Et qui lui interdit d'y procéder à des transactions ?

Dans le cas de Bonnard, le tribunal a estimé qu'il était précisément établi qu'il recevait volontiers dans son atelier, qu'il lui arrivait parfois d'y vendre une toile. Au surplus, n'avait-il pas autorisé fréquemment la reproduction de ses œuvres ? Tout solitaire qu'il était, il n'avait pas clos définitivement sa porte et écrit dessus, à la manière de Laforgue : « Le public n'entre pas ici. » A quoi bon, du reste, ont pensé les juges, tenter de savantes discriminations entre les tableaux achevés, les inachevés, les esquisses, les études ? Tout cela forme un bloc. Ce ne sont plus, au regard de la loi, que des « meubles ».

Mais ce bloc est volumineux. Uniquement passionné de peinture, travailleur opiniâtre, Bonnard a laissé beaucoup de tableaux. Aux experts maintenant de dresser un inventaire, de préciser la chronologie des toiles afin de savoir quelles sont celles qui se situent avant le décès de Maria Bonnard et celles qui se placent après. Tâche délicate.

Tel est l'état du procès qui va pendant plusieurs semaines retenir l'attention des magistrats de la Cour d'appel et permettre aux amateurs d'éloquence de se délecter aux plaidoiries de grands maîtres du barreau. Sans doute pensera-t-on que la carrière d'un peintre justement illustre méritait une autre fin que cet épilogue judiciaire. La gloire de Pierre Bonnard n'en est pas ternie néanmoins. Le temps de la procédure s'oubliera, et le nom du maître des couleurs irisées et des chatoiements subtils demeurera comme celui d'un prince de l'art français.

VIEIL HABITUÉ DE L'ODÉON, le docteur Schweitzer a dit à M. P.-A. Touchard : « J'espère que le nouveau répertoire me plaira autant que l'ancien. »

GRANDE PREMIÈRE MONDAINE SALLE LUXEMBOURG

OU LE DOCTEUR SCHWEITZER VIENT APPLAUDIR « ROMÉO ET JULIETTE »

PAR MARCEL IDZKOWSKI

ETES-VOUS *pour* ? Etes-vous *contre* ?

« *That is the question* », disait déjà, en une autre pièce, l'auteur de *Roméo et Juliette*. En l'occurrence il ne s'agit cependant pas d'*Hamlet*, mais simplement des galas mondains : « Croyez-vous à leur utilité ou êtes-vous d'avis de les supprimer ? »

M. Franck Bauer, secrétaire général de la Comédie-Française, loué par les uns, blâmé par les autres, est un partisan des galas. Chaque

LE COUPLE DU JOUR : Renée Faure et André Falcon **(à gauche)** incarnent Roméo et Juliette.

L'HOMME DE DEMAIN : M. Pierre Descaves, qui administrera la Maison de Molière à partir du mois d'avril prochain, s'entretient avec Mme Béatrice Bretty et avec son successeur à la présidence des Gens de lettres, M. Paul Vialar **(de droite à gauche).**

fois qu'il nous convoqua à la Salle Richelieu ou à la Salle Luxembourg, il composa d'éblouissantes chambrées, estimant qu'une première mondaine constitue le meilleur des lancements.

« Oui, mais les snobs sont trop blasés pour applaudir », affirment les auteurs... lorsqu'ils sont vivants !

« Nous ne voulons pas revêtir la tenue de soirée pour exercer notre sacerdoce », se plaignent les critiques... qui ne sont d'ailleurs pas invités aux galas.

Quoi qu'il en soit, M. Franck Bauer a réuni pour la première de gala de *Roméo et Juliette* un Tout-Paris particulièrement brillant, avec pour hôte d'honneur un homme que l'on voit peu dans les couloirs des générales : le docteur Schweitzer.

Les photographes, pour mitrailler le docteur, en oublièrent M. Pierre Descaves, qui, le jour même de sa nomination au poste d'administrateur de la Comédie-Française, assista en invité à la première de *Roméo et Juliette*.

« Il n'a encore droit qu'à ses deux fauteuils d'orchestre, murmura un chroniqueur, mais il aura bientôt sa loge ! »

A l'entr'acte MM. Paul Reynaud et Paul-Boncour ne se rencontrèrent pas dans la foule, mais M. Fernand Gregh croisa MM. Jules Romains, Henriot et François Mauriac.

La bégum fut très remarquée pour sa beauté, la princesse Marthe Bibesco arborait un étonnant chapeau et M. Baylot, une cravate de commandeur qui lui avait été remise le jour même par M. Vincent Auriol.

A l'issue de la représentation la comtesse de Paris tint à féliciter M. Jean Sarment et fut accueillie au foyer par M. P.-A. Touchard, tandis que son successeur demeurait discrètement dans la loge de M^me^ Béatrice Bretty.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « HYMÉNÉE » ET « SIEGFRIED »

Si certaines reprises ne s'imposent guère du point de vue esthétique, on n'en saurait dire autant de celles d'*Hyménée* et de *Siegfried,* respectivement au théâtre de la Michodière et à la Comédie des Champs-Elysées.

L'avant-dernière pièce d'Edouard Bourdet, un des plus heureux auteurs de l'entre-deux-guerres, peut être considérée comme le modèle — un peu démodé — de ce que fut longtemps la comédie de mœurs ; celle de Giraudoux marqua avec éclat, en 1928, un tournant de l'art dramatique. L'une et l'autre sont éminemment instructives pour l'histoire du théâtre et s'inscrivent dans l'évolution du genre.

Le moins qu'on puisse dire d'Edouard Bourdet est qu'il possédait une vive intelligence de la scène et qu'il savait à merveille construire une pièce d'après les recettes éprouvées qui servirent en gros depuis Emile Augier jusqu'à Flers et Caillavet, en passant par des auteurs aussi estimables que Maurice Donnay, par exemple, ou Alfred Capus. On remarquera que j'excepte Becque de la liste. L'auteur des *Corbeaux* était tourné tout entier vers l'attaque et ne songeait qu'à dénoncer furieusement les défauts ou les vices. Edouard Bourdet prend beaucoup plus de formes avec ses héros. Il ne nous laisse jamais oublier qu'il est homme de bonne compagnie : c'est un ironiste souriant. Et comme, d'autre part, il garde un grand souci de peindre exactement les milieux bourgeois où évoluent d'ordinaire ses personnages, il arrive, hors les scènes de crise, que la notation nonchalante des menus épisodes de la vie courante, où le style n'a rien à faire, achemine son propos jusqu'à l'insignifiance.

Hyménée, qui, d'ailleurs, est moins une comédie de mœurs, à proprement parler, qu'une comédie psychologique, a été conçue et traitée dans cette manière. Etalée sur quatre actes, coupe familière à Edouard Bourdet, la pièce pourrait aussi bien s'intituler *la Vieille Fille,* ce qui, je le reconnais, serait moins gracieux. Car c'est cette infortunée vieille fille, Agnès, qui, clouée sur son fauteuil roulant par la poliomyélite, domine et gouverne l'action. Est-elle machiavélique et rongée par la jalousie ou « apostolique », en quelque sorte, et dévorée par une charité qu'alimente un amour toujours vivace pour son cousin Pierre ? La vérité est probablement plus humaine, et c'est ce qu'a merveilleusement compris l'interprète du rôle d'Agnès, M^me^ Yvonne Printemps. La ravissante infirme — car elle est ravissante — a vu son cousin épouser une rivale, alors qu'elle-même était encore bien portante. Il a deux enfants, peu de soucis matériels, malgré la charge d'une usine, et cependant cet homme de devoir ne semble pas heureux. Pourquoi ? C'est qu'il aime secrètement sa jeune belle-sœur, Marianne, depuis deux ans étudiante en Amérique. Or Marianne revient. Sera-ce le drame ? Non. Agnès poussera la jeune fille — qui aime son beau-frère — dans les bras d'un prétendant assez neutre, mais fort de sa jeunesse, et au risque de perdre l'amitié de Pierre.

Pour tenir ce rôle difficile M^me^ Yvonne Printemps a déployé toutes les ressources d'un talent infiniment sensible et qui n'ignore rien des pouvoirs du charme, de l'émotion discrète, voire de l'élégance, même assise dans un fauteuil et les jambes recouvertes d'un plaid, ce qui est bien le sommet de l'art. Le reste de la troupe ne semble l'entourer que pour lui donner la réplique, ce qui n'empêche que Pierre Fresnay ne soit exemplaire dans sa sombre humeur, Marie Daëms, un appétissant fruit vert, et Alain Quercy, fort à son aise jusque dans la gaucherie imposée par son rôle.

Voilà le type d'un spectacle parfaitement mis au point. Il date sans doute un peu, comme les romans de Marcel Prévost, mais il fait passer une aimable soirée.

Siegfried ? Vingt-quatre ans après sa création la pièce n'a presque pas de rides. Ses qualités sont celles de la jeunesse : la fraîcheur, la belle humeur, le brillanté, la fantaisie. La poésie avait déserté le théâtre ; Giraudoux l'y ramenait. Aidé par Jouvet, son incomparable metteur en scène, il avait clarifié sa manière, aéré son style. Des paillettes de poésie étincelaient de toutes parts dans son dialogue, et cet esprit d'une Ecole Normale qui se moquait elle-même. On s'étonne que *Siegfried* soit resté si actuel, encore que le dialogue France-Allemagne soit aujourd'hui bien dépassé. On s'amuse des couplets, des « tunnels » traversés du jet lumineux d'un sourire.

L'interprétation, soyons francs, n'est pas ce que l'on attendait, mais pouvait-elle l'être ? Remplacer le trio Pierre Renoir, Valentine Tessier, Jouvet par Raymond Rouleau, Françoise Christophe, Hugues Wanner n'était pas soutenable. Et, cependant, Raymond Rouleau a de l'intelligence et de la conviction, comme Françoise Christophe est une de nos plus exquises comédiennes. Quant à Jany Holt, elle ne sent pas un instant son personnage. Que dire de Jacques Castelot dans Zelten ? Il y confond le frémissement avec la déclamation. On ne voit, en revanche, que des compliments à adresser à Marcel André, Robineau délicieusement caricatural.

Cette reprise indique par ses insuffisances que la place de *Siegfried* est désormais à la Comédie-Française.

SIEGFRIED : Après la générale, MM. Jean-Pierre Giraudoux, Raymond Rouleau, M^lle^ Françoise Christophe, M^me^ Jean Giraudoux.

HYMÉNÉE : M. Claude Bourdet, fils du regretté Édouard Bourdet, en conversation avec François Périer.

ZOLA ET COLETTE

PAR DENIS MARION

Sans doute est-ce un hasard qui rend simultanée la sortie en exclusivité des films consacrés à deux grands écrivains français, car *la Vie privée d'Emile Zola* est une œuvre de fiction américaine qui date de 1937 et *Colette* est un documentaire qui date de 1950.

Ce rapprochement a du moins le mérite de rendre évidente l'importance du rôle que la littérature joue au cinéma à leur commun avantage, car tantôt l'écran se sert du prestige de l'écrivain (c'est le cas d'*Emile Zola*) et tantôt l'écran contribue à enrichir notre connaissance de

HIEN ET CHATTE. Cette photographie, prise à poque des « Dialogue de bêtes » (1904), met bien en valeur la grâce féline de la jeune Colette.

La télévision toute la journée ? Quelle horreur ! Quand garderais-je alors mes amis du Palais-Royal ? »

EXTRAIT DU DISCOURS
ONONCÉ A MÉDAN LE 5 OCTOBRE 1952

par M. JULES ROMAINS, de l'Académie française.

NT que l'on considère son œuvre selon les seules perspectives de l'art littéraire — qui a des grâces irremplaçables, mais aussi parfois étroitesses et des élégances caduques — il est e de chercher querelle à Zola. Et plusieurs relles, qui se distribueront par chapitres. Le ic spectateur du procès risquera même de se à la fin : « Mais alors, de toute cette œuvre rmé, que reste-t-il ? » Il reste le principal, qui que, pendant près d'un demi-siècle, personne, otre connaissance, dans l'humanité, n'a fait que le romancier français Émile Zola pour ner au monde moderne conscience de ce qu'il , de ce qui lui arrivait, de ce qui lui tournait dans le ventre, confusément.

l'auteur (c'est le cas de *Colette*). Ce qui nous paraît tout naturel aujourd'hui aurait semblé incroyable, il y a seulement trente ans, aux jeunes audacieux qui, tout en soutenant les premiers — comme un pari désespéré — que le cinéma était un art, le félicitaient surtout de ne ressembler à aucun de ses prédécesseurs et de n'avoir rien de commun avec le roman.

Si le film que William Dieterlé a tourné à Hollywood a mis quinze ans à nous parvenir, c'est que la censure française s'est opposée à sa projection. Elle ne l'a autorisée aujourd'hui qu'au prix de légères coupures et de l'adjonction d'un préambule lénitif. On a le droit de s'en indigner. Mais il est permis de se féliciter qu'à soixante ans de distance l'affaire Dreyfus conserve un pouvoir explosif tel qu'il oblige chaque Français à prendre violemment parti dans un sens ou dans l'autre. Le cinéma porte à son plus haut degré cette virulence.

Bien que le scénario soit fondé sur un ouvrage historique sérieux, l'authenticité n'est pas son fort. Sans doute demeure-t-il fidèle à l'esprit de l'époque ; mais c'est pour se montrer déplorablement ignorant de l'atmosphère. Le réalisateur lui-même est d'origine allemande ; les trois scénaristes s'appellent Heinz Herald, Geza Herczeg et Norman Reilly Rane. On cherche vainement qui là-dedans pouvait être capable de restituer une couleur locale parisienne de la seconde moitié du XIX^e siècle. D'où des erreurs monumentales, comme celle-ci, qui n'a aucune implication politique :

Le scénario suppose (d'une manière gratuite, mais admissible du moment où il s'agit ouvertement d'une biographie romancée) que l'idée de *Nana* a été inspirée à Zola par les souvenirs que lui aurait racontés une prostituée à laquelle il aurait offert son bras pour la faire échapper à une rafle. Suit ce dialogue, que je traduis littéralement de l'original :

Zola. — Dites-moi, votre accent n'est pas parisien. D'où êtes-vous ?

Nana. — De l'Artois... Hesdin.

En admettant même que ces deux répliques sonnent juste en français, dites en anglais elles perdent toute crédibilité. Je sais bien qu'on m'objectera non pas que le Cid ne parle pas espagnol ni Hamlet, danois (parce que leurs modèles ne parlaient pas en vers non plus et que nous sommes au théâtre, où les conventions sont différentes), mais que les personnages de *l'Opéra de Quat'Sous* ne parlent pas anglais, ceux de *la Kermesse héroïque,* flamand, ceux de *M. Verdoux,* français, et que ces films sont pourtant de très grands films. J'en tombe d'accord, mais il s'agit là — comme dans bien d'autres cas — d'œuvres qui imposent dès les premières images une transposition, d'ailleurs chaque fois différente, de la réalité. Tandis que *la Vie privée d'Emile Zola* se réclame de l'exactitude et n'y atteint pas plus que *la P... respectueuse* ne nous fait croire qu'elle se passe dans les Etats-Unis du Sud ou *la Jeune Folle,* chez les révolutionnaires irlandais (quel que soit le talent de Danièle Delorme)

YANNICK BELLON s'était déjà fait connaître par un court métrage, *Goémons,* avant de nous donner cette *Colette* qui est, après l'*André Gide* de Marc Allégret, le meilleur document que le cinéma nous ait donné sur un grand écrivain. Pourtant ce que ce film possède de plus émouvant n'a peut-être été voulu ni par l'auteur ni par le sujet.

Il se fait que Colette, dans sa carrière au music-hall, a été danseuse. Le film reproduit les photographies de publicité qu'elle s'est fait faire à cette époque et qui sont, disons, « suggestives », pour employer le vocabulaire de 1900 : elles mettent en valeur non seulement l'admirable visage triangulaire de chatte et les yeux scintillants que l'octogénaire a conservés, mais aussi un corps aux lignes parfaites. Puis l'on passe sans transition à un film d'amateurs de 1917 montrant la rencontre d'un aviateur avec une dame boulotte et mal fagotée : c'est Colette, éloignée des planches et embourgeoisée par son second mariage.

S'il y a une jeune spectatrice qui ne sent pas à ce moment un frisson dans le dos, je la plains.

IMAGES DE COLETTE
PAR GÉRARD CAILLET

A LA porte de Colette veille Maurice Goudeket. C'est lui qui m'apprend l'émotion de Colette quand on projeta chez elle la copie en 16 millimètres de « son » film. Par la magie des mouvements de l'appareil, ces vieilles photographies de son père, de sa mère, de sa maison, qu'elle connaissait pourtant, *s'animaient* pour la première fois devant elle. Et les scènes actuelles où elle figure, les scènes où se lisent si clairement autour d'elle le calme de Pauline et l'inquiétude de Cocteau, ces scènes, pour elle, datent déjà de deux ans...

Mais une voix appelle à travers les murs et nous entrons. Dans le soleil qui illumine le Palais-Royal, Colette, étendue, écrit.

Elle voudrait bien revoir son film, comme elle voudrait aussi recevoir enfin ce poste de télévision qu'on lui a promis.

« On le mettra là... »

Là, c'est une petite bibliothèque, en face d'elle, avec des papillons sous verre.

Je dis qu'il y a des gens qui passent leur journée à regarder...

« Oh ! proteste Colette avec horreur. Avec moi, vous savez, il n'y a pas de danger ! »

Puis je lui demande si, pour tourner, elle a eu le trac.

« Le trac ? Qu'est-ce que c'est que ça, le trac ?

— Peur, comme Cocteau, devant l'objectif.

— Mais je n'ai pas le temps !... On me descend, on me promène, on me fourre en avion : vous comprenez bien que je n'ai plus le temps d'avoir le trac ! »

Elle fouille dans des photographies. Ses maisons. On lui en envoie tout le temps. Voici sa maison natale avec une plaque : « Ici naquit Colette. » Soudain elle saisit une loupe et rit comme une enfant joyeuse.

« Un arrêteau, s'écrie-t-elle, cela s'appelle un arrêteau !... Et la voici tout occupée à déchiffrer le mystère de l'arrêteau (c'est le crochet qui sert à immobiliser le volet contre la façade). Il y était déjà au temps du père du mari de ma mère ! Il était déjà vieux ! Cela fait deux cents ans qu'il est là, bossué, tordu, rouillé. »

Magie du souvenir... Un industriel lyonnais a racheté la maison à l'arrêteau et la lui a offerte. Elle n'a jamais pu y retourner.

Coup de téléphone. C'est Le Corbusier. Colette se précipite sur l'appareil avec fringale.

« Où êtes-vous ? Il faut venir me voir... (Un temps. Elle a l'air déçu.) C'est bien long : j'espère que je pourrai attendre jusque-là. » Mélancolie ? Fugitive ; en raccrochant Colette me dit : « Je lui avais jadis demandé de me faire une *corbusière.* » Elle se gargarise avec le mot : « Une corbusière ! »

Ce qui la prive le plus, c'est de ne plus avoir de bêtes.

« Mais j'ai le Palais-Royal pour me distraire. Des amis qui viennent pour me voir un instant à travers ma balustrade de pierre. Ils me font des signes (au-dessus de sa tête, la main de Colette hèle un peuple d'amis). Hier j'ai vu un oiseau jaune : ce devait être un canari ! »

Elle a depuis des années le même papier bleu (« Ce qu'il en reste me suffira bien ! »). Travaille-t-elle ?

« Maurice !... Il me demande si je travaille. On peut le dire ?... »

Maurice Goudeket permet, et Colette m'apprend qu'elle vient — pour la première fois de sa vie — de commencer l'adaptation en français d'une pièce américaine... Puis elle me parlera d'un « goûte-vin » extraordinaire, « sans pied ni cul », qu'elle vient de découvrir dans un bric-à-brac.

... Colette, immobile à plus de quatre-vingts ans dans sa chambre du Palais-Royal, c'est la joie de vivre !

DE 1938 A 1951

LA CONSOMMATION D'ÉLECTRICITÉ A AUGMENTÉ DE **82** %

★ POUR S'ÉQUIPER PLUS ET MIEUX **E.D.F.** PROPOSE UN NOUVEAU MODE DE FINANCEMENT

Si l'on interroge les documents qui permettent d'établir le bilan énergétique de la France, on constate une augmentation ininterrompue de la production hydraulique ou thermique. Dans le premier cas elle a atteint (en millions de kWh) 21.100 et dans le second, 17.138, alors que les chiffres de 1950 étaient respectivement de 16.250 et 16.953. Si l'on se réfère à l'année 1938, dernière année normale d'avant guerre, les chiffres étaient : hydraulique, 10.500 ; thermique, 10.300.

L'accroissement de la consommation a été parallèlement continu. Elle a atteint 38.279 millions de kWh en 1951. Elle est ainsi supérieure de 14,7 % à celle de 1950 et de 82 % à celle de 1938.

Dans ce bilan de l'énergétique nationale, l'Electricité de France a une situation propre dont les tableaux ci-après font ressortir l'évolution.

PRODUCTION HYDRAULIQUE
(en millions de kWh)

1948	1949	1950	1951
—	—	—	—
12.084	8.560	12.646	17.009

La production de 1951 dépasse de 34 % celle de 1950.

Ci-dessus : M. Escallier, président du conseil d'administration d'E. D. F.

Ci-dessous : MM. Vallé, directeur des services financiers, et Massé, directeur général adjoint d'E.D.F.

(Suite page de droite, 4e col.)

PETITES CHRONIQUES

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA FIN DU MONDE ANTIQUE :

Franz Altheim, *Attila et les Huns*, traduction de Jacques Marty (Payot, 230 pages, illustrations d'Erika Trautmann-Nehring). Professeur à l'Université libre de Berlin, l'auteur nous présente une œuvre d'érudition et de critique qui renouvelle ce que nous savions de l'origine des peuples hunniques et de la personnalité d'Attila. En nous rappelant qu'à la « geste » d'Attila se rattachent le début des invasions, la ruine de l'Empire romain et l'éveil d'un groupement romano-germanique, il nous montre le problème de l'unité européenne tel qu'il se posait il y a seize siècles, préfigurant certains des aspects de la mission réservée à notre temps.

Les Huns délogent vers l'an 300 de l'Asie intérieure et se portent vers la Russie méridionale. En 375 ils franchissent les frontières de l'Europe. Ce sera leur grande aventure, à laquelle le nom d'Attila reste attaché. « De petite stature, large de poitrine, tête puissante, yeux fendus, barbe rare et grise, nez plat, teint foncé, tout marquait, dit l'historien Priscus, son origine hunnique. »

Il se croyait appelé à gouverner le monde ; c'est pour avoir voulu arracher les Huns au fertile habitat que leur offraient les vastes étendues comprises entre la Theiss et le Danube qu'il trouva sa perte. La bataille des champs Catalauniques montra pour la première fois une armée hunnique défaite en rase campagne et contrainte à battre en retraite. La légende de son invincibilité était morte. Mais il devait occuper dans la tradition et la poésie germaniques une place incomparable. Elles en firent un conquérant aux dimensions épiques. N'avait-il pas projeté de fonder un empire dont le noyau devait englober la totalité des peuples hunniques et germains ? C'est Attila qui, pour la première fois, a mis les Germains en face de la nécessité de trancher la question de leur mission historique.

Mais, comme autrefois la Chine, le monde modelé par la civilisation antique refoula les Huns. Romains et Germains s'étaient unis pour sa défense. Une communauté des peuples occidentaux s'était constituée ; elle allait orienter l'histoire de l'Europe pendant plus de mille ans.

La fin d'Attila fut sans éclat. Il mourut assez mystérieusement la nuit de ses noces avec une femme dont on ne sait si elle était Germaine ou Franque. Il disparut dans le lointain crépusculaire et barbare d'où il avait sinistrement surgi. Les annalistes chrétiens du moyen âge ont fait de lui un portrait stylisé (le « fléau de Dieu ») qui devait s'imposer à des générations d'historiens. Il n'en avait pas moins posé aux Germains un problème fatidique d'option entre l'Est et l'Ouest qui par la suite n'a rien perdu de son acuité.

ALBERT MOUSSET.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

En marge

Chapeau en auréole et mèche en bataille, le docteur Macoumaye est lancé : « Passons, nous dit-il, sur un vieux canular qui revient sur l'eau. Certains réclament la création d'une faculté dentaire qui fera, bien entendu, des docteurs en chirurgie dentaire. Cela implique des docteurs en chirurgie du genou, en médecine du lobe supérieur du poumon droit, des docteurs en accouchements de primipares gémellaires, des docteurs en cors au pied. Innovations moins improbables que vous ne semblez croire ! Car si la faculté dentaire n'est pas encore construite, le Conseil supérieur de la pédicurie (*sic*) est créé, et la liste de ses membres publiée au *Journal officiel*. Voici plus singulier : les quotidiens reviennent sur *l'opportunité de créer un statut de la médecine auxiliaire* (*resic*). Distinguez soigneusement ce statut de celui des auxiliaires médicaux : infirmières, masseurs, professeurs de gymnastique, pédicures, prothésistes. Ce sont là des aides précieux qu'on peut bien doter d'un conseil supérieur, si l'on est peu sensible au ridicule, mais cela ne diminue ni leur utilité ni leur mérite. La médecine auxiliaire est tout autre chose : c'est ce qui groupe les agissements de gens qui se veulent médecins auxiliaires en attendant de se dire seuls vrais médecins. Il s'agit en réalité du statut des guérisseurs. Eh bien, il ne peut être question de ce statut ! Nous n'envisagerons pas le cas du guérisseur escroc. Son statut existe dans le code pénal. Pour nous le guérisseur est honnête, et dans cette hypothèse il n'y a que deux solutions : si ce qu'il fait est du domaine du rationnel, c'est de la médecine, et son action n'est qu'exercice illégal ; si ce qu'il fait n'est pas du domaine rationnel, la cause est encore entendue : depuis Descartes — et même avant — il n'y a pas de statut de l'irrationnel. Un autre quotidien, enfin, signale un congrès de radiesthésistes médicaux (*seresic*), qui prétendent « prendre toutes dispositions utiles pour empêcher les personnes non qualifiées (!) de pratiquer cette méthode. ». On s'en voudrait d'ajouter quoi que ce soit à ce trait, mais signalons l'urgence d'acheter chacun son pendule tant que ces petites merveilles sont encore en vente libre. Les raisons de s'amuser autour de l'art médical ne manquent pas. Encore ne faut-il pas aller trop loin, car le charlatan tue plus sûrement que la morphine et l'ipéca, même à hautes doses.

R.-J. M.

Les « radiesthésistes médicaux » se sont réunis en congrès pour empêcher que les pendules ne tombent en des mains impures. A quand le contingentement de ces précieux instruments ?

LÉGION D'HONNEUR

Marc Réal

La dernière promotion des Beaux-Arts nous a apporté la grande joie de voir figurer parmi les nouveaux chevaliers notre directeur artistique, Marc Réal. Ancien élève des Arts décoratifs, architecte de formation, Marc Réal se tourna de bonne heure vers le dessin de mode, l'annonce et l'affiche. Ses conceptions, illustrées par plusieurs expositions et soutenues par lui-même dans de nombreuses études et conférences, retinrent l'attention des grandes revues techniques françaises et étrangères. Créateur de modèles de haute couture, décorateur, avec Carlu, du pavillon de la France à l'exposition de New-York, il s'est attaché à la difficile technique de la mise en pages. Les lecteurs de *France-Illustration* ont chaque semaine l'occasion d'apprécier la manière dont il résout les problèmes délicats de la présentation de la revue. Le succès de nos numéros spéciaux lui doit beaucoup. Nous sommes heureux d'adresser à Marc Réal, qui tient aussi un rang éminent parmi les gastronomes, nos chaleureuses et amicales félicitations.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Fêtes et cérémonies

Réunis au stade Pierre-de-Coubertin, quatre mille jocistes parisiens ont fêté le vingt-cinquième anniversaire de l'implantation de leur mouvement dans la région parisienne.

S. Exc. Mgr Feltin s'est rendu le 23 octobre à Bry-sur-Marne, où il a inauguré le nouvel hôpital Saint-Camille.

La messe de Saint-Hubert célébrée le 19 octobre 1952 en l'église Saint-Augustin a permis aux habitants du quartier, venus nombreux malgré la pluie, d'entendre les sonneries jouées sur le perron par les trompes du Débuché de Paris.

COURRIER MUSICAL

Voici la Saison...

C'est la saison des reprises. La rentrée des concerts n'est pas seulement marquée par le retour des manifestations dominicales de nos grandes associations symphoniques et par celui des séances publiques du jeudi soir (Orchestre national). Les virtuoses, à leur tour, ouvrent le feu — Rubinstein, Brailowsky — devant une foule qui les acclame.

En même temps reprennent les soirées des « Amis de la musique de chambre ». D'octobre à juin, chaque premier et troisième mardi du mois, quinze concerts vont réunir au théâtre Fontaine, qui les accueille pour leur troisième année d'existence, les fidèles d'une société dont M. Edouard Herriot est président d'honneur. On y entendra cette année des œuvres anciennes, romantiques et modernes : de Bach, Couperin et Mozart à Roussel, Louis Aubert et Hindemith, avec des artistes et des ensembles instrumentaux du plus grand renom, venus là, en toute simplicité, faire de la musique entre soi.

L. MAURICE-AMOUR.

BUREAUX DE POSTE MODÈLES

QUEL « usager » des P. T. T. — du moins dans les grandes villes — n'a jamais piétiné dans les files d'attente qui s'allongent devant les guichets des bureaux de poste ? De cette lenteur les employés des postes avaient parfois à supporter les conséquences, sous forme de réflexions aigre-douces. Ils n'en étaient pourtant pas responsables. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Roger Duchet, ministre des P. T. T., qui vient de prescrire une intéressante expérience.

Dans trois des bureaux les plus chargés de la capitale, place de la Bourse, boulevard du Montparnasse et gare Saint-Lazare, le travail est maintenant parfaitement mécanisé. Chaque guichetière y est doublée d'une mécanographe qui, sur une machine à écrire munie de caractères perforants, fait nombre d'opérations que la guichetière seule devait jusqu'à présent effectuer... à l'aide de ses tampons et d'un porte-plume. Plusieurs autres améliorations — sièges tournants, classeurs à monnaie, etc. — permettent de réduire de 60 % le temps nécessité par chaque opération. La présence d'un « inspecteur-dispatcher », qui, d'un siège élevé, oriente les usagers vers le guichet le moins encombré, contribue également à faire de ces bureaux des endroits où l'on n'attend plus.

Si l'expérience réussit, et tout permet de l'espérer, le système sera peu à peu étendu aux bureaux les plus chargés, tandis qu'une amélioration un peu moins complète, mais cependant appréciable, de l'équipement dans les autres bureaux achèverait de faire du Français l'un des hommes au monde le mieux servis par les P. T. T.

LES DISQUES NOUVEAUX

Pièces courtes sur « longue durée »

LENTEMENT le disque s'ébranle, tourne, vibre, c'est un « 33 tours » qui porte le nom charmant de « Minigroove » (1). Sur une de ses faces sont inscrites *Sept Pièces brèves,* de Honegger ; il ne s'agit pas de l'opéra minute, si fort en vogue, mais bien d'une idée musicale à la minute, car ces petits morceaux brefs n'ont guère de lien entre eux et se présentent comme des pochades, des pensées à l'état pur, des thèmes sans variations. A leur suite, *Trois Mouvements perpétuels,* de Francis Poulenc, apportent un élément de grâce et de charme. Ils sont tous fort bien joués par Louise Thyrion, qui a inscrit sur l'autre face le 3e *Nocturne* et la 2e *Gnossienne,* d'Erik Satie. Ces deux pièces apportent le reflet d'un art parfois émouvant, souvent simple, malgré les titres originaux destinés à le mettre en vedette ; elles sont suivies d'une sonatine fort joyeuse signée de Georges Auric.

Clara Haskil rend hommage au passé en fixant sur un seul côté d'une plaque (2) trois sonates de Domenico Scarlatti. Ces œuvres charmantes et brèves sont loin d'avoir la durée que l'on accorde actuellement aux partitions placées sous ce vocable. Il est même assez piquant de constater, au point de vue du temps d'exécution, que trois sonates de Scarlatti au recto égalent une sonatine de Ravel au verso.

W.-L. LANDOWSKI.

(1) (2) Disques Philips.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

NUMÉRO SPÉCIAL
Noël 1952
PARUTION : 6 DÉCEMBRE

VOUS L'ATTENDEZ IMPATIEMMENT
CHAQUE ANNÉE
RETENEZ-LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

ou mieux encore
Abonnez vous

vous recevrez en outre notre supplément littéraire et théâtral

ABONNEMENT : France et Union française (1 an).
No 1 : 4.400 — No 2 : 5.600 — No 3 : 6.000 — No 4 : 7.200
Étranger
No 1 : 5.400 — No 2 : 6.950 — No 3 : 7.250 — No 4 : 8.800

Pour les Etats-Unis la vente du numéro de NOËL est exclusivement réservée à : FRENCH EUROPEAN PUBLICATIONS INC.
610 Fifth Avenue, NEW YORK 20 N. Y.
Bureaux à Paris: 79, boulevard Saint-Germain.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Le « jumping » international au palais des Sports

LA vogue extraordinaire des jeux équestres, en particulier du « jumping », trouve une consécration officielle avec les « Cinq Nuits du palais des Sports ». Cette vogue est particulièrement sensible dans les jeunes générations. Grâce à l'essor des S. H. R. et U., celles-ci peuvent pratiquer un sport attractif, apanage autrefois d'une petite élite.

Mlle José BONNAUD reçoit le trophée que lui vaut son magnifique succès dans le Prix des Vainqueurs.

Ce fait a été confirmé par la récente réunion du boulevard de Grenelle. Le Prix des Espoirs, réservé aux moins de dix-huit ans, fut très disputé. Dans les Coupes, M. Daniel Lamour, champion national de vingt-trois ans, a réalisé des parcours étincelants. Il en fut de même de MM. Debled-Florin, Perron, Figueroa, etc.

Chez les cavalières, même apport dynamique et récent. Il est difficile de mieux monter que Mme d'Orgeix, d'avoir plus le sentiment de la foulée que Mme Lalonde ou Mles Bonnaud, d'étaler plus de fougue que Mlle de Laissardière et plus d'énergie que Mles Howlett, Gurdjian, Ducornet.

La participation étrangère a été, elle aussi, dominée par de jeunes cravaches féminines. Mme Sandro Perrone (Italie) s'est bien défendue avec Cyrano. Il en fut de même de Mlle Mahieu (Belgique), très effective sur Presto. Quant à miss Pat Smythe (Grande-Bretagne), si émouvante sur ses grands chevaux, Gosca la grise, Prince Hal, l'alezan brûlé, elle collectionna les écharpes, preuve de son excellent classement. Il n'est pas jusqu'à Mme Lis Hartel (Danemark), médaille d'argent de dressage olympique, qui ne vienne renforcer la thèse d'un féminisme triomphant.

TRÉ-HARDY.

PRODUCTION THERMIQUE
(en millions de kWh)

1948	1949	1950	1951
—	—	—	—
7.689	10.456	8.557	7.770

L'ensemble des consommations annuelles en haute et basse tension est passé de 28.877 en 1950 à 33.407 en 1951.

Pour répondre à cette demande sans cesse accrue, l'Electricité de France a fait — nous aurons l'occasion d'y revenir — un effort considérable d'équipement. Cet effort, qu'il est absolument indispensable de poursuivre, pose un problème financier. A la solution de ce problème il est naturel de convier l'épargne. Mais celle-ci, on ne l'ignore pas, se montre assez récalcitrante aux sollicitations. Le prêteur éventuel réclame des garanties. Il entend protéger son apport contre toute dégradation monétaire. L'idéal est évidemment de revenir le plus vite possible à une monnaie stable et à des prix stables. En attendant, ne peut-on trouver un moyen qui engage les capitalistes à investir leurs fonds en leur assurant précisément les garanties qu'ils souhaitent ?

E. D. F. a cherché, et au cours d'une récente conférence, après une substantielle introduction de M. Escallier, président du Conseil d'administration, M. Villadier, directeur-président du Comité financier, a exposé une formule dont on peut dire qu'elle est une véritable innovation en matière d'emprunt.

Cette formule a été dénommée « part de production ». L'idée en est fort simple : intéresser le capital privé à l'activité de l'entreprise et spécialement, dans toute la mesure du possible, à la part même qu'il a contribué à créer.

Comment parvenir à ce résultat ? Electricité de France a pensé que le meilleur moyen était d'offrir au prêteur un intérêt indexé sur la valeur de sa propre production et de s'engager à lui restituer un capital en fonction de cette valeur. L'indice choisi est le prix de vente moyen du kWh. Ce prix de vente moyen est le quotient de toutes les recettes d'électricité (à l'exclusion des taxes et surtaxes) par le nombre exact de kWh vendus au cours de l'exercice précédent. Cela posé, le mécanisme est sans complications. Le souscripteur reçoit un titre au porteur qui lui donne droit chaque année à une somme équivalente au prix de vente moyen d'une fraction de production. Exemple : le souscripteur d'une part verse 16.000 francs. Il recevra chaque année le montant du prix de vente moyen de 100 kWh avec minimum garanti de 720 francs. Quant au remboursement du capital, le porteur pourra le demander à partir du 15 juillet 1958. Il sera remboursé au prix d'émission. Mais le remboursement pourra avoir lieu aussi par tirage au sort. Dans ce cas, les parts seront rachetées pour une valeur égale à vingt fois le droit payable dans l'année du tirage, avec minimum garanti de 16.000 francs.

On le voit, ce mode d'appel à l'épargne est neuf. Il réunit certains avantages de l'action et de l'obligation. C'est un contrat qui n'offre ni risque ni jeu spéculatif, et le succès de la part de production servira puissamment le développement de l'équipement énergétique du pays, source de richesses futures.

RENÉ PARNAY.

M. Villadier, directeur-président du comité financier.

LA TAPISSERIE FRANÇAISE A RIO-DE-JANEIRO

SECRÉTAIRE général de la présidence de la République du Brésil, M. Lourival Fontes a inauguré au musée d'Art de Rio-de-Janeiro une très belle exposition consacrée à la tapisserie française moderne. Les dernières compositions, tirées des cartons de Rouault, de Picasso, de Le Corbusier, de Lurçat, etc., qui y sont exposées rencontrent auprès du public brésilien l'accueil le plus favorable.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

L'Espagne à travers ses peintures et ses livres

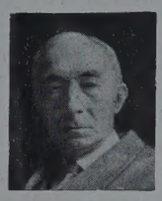
L'AMBASSADE d'Espagne vient d'organiser une importante manifestation à la Bibliothèque espagnole de Paris, 11, avenue Marceau. Cinq tapisseries exécutées d'après les célèbres cartons de Goya sont présentées au public, autour d'une vaste exposition du livre espagnol contemporain. On sait que, le 30 octobre 1776, Goya remit son premier carton, *le Goûter*, à la manufacture de tapisseries de Santa-Barbara ; il devait en produire quarante-trois jusqu'en 1791. Citons parmi les cinq pièces exposées ici : *la Merienda*, ou *Déjeuner champêtre*, qui était destinée à la salle à manger du prince des Asturies au palais du Pardo, *la Gallina ciega* ou *Colin-Maillard* et *El Pelele* ou *le Pantin* ; la première, pour la chambre à coucher des infantes, la seconde, pour celle des infants, au palais du Pardo.

L'exposition des livres embrasse l'ensemble des connaissances humaines, divisées ici en diverses sections : histoire, littérature, sciences, beaux-arts, etc. Cette dernière partie, qui nous intéresse plus spécialement, montre l'énorme effort fait dans ce domaine par l'Espagne. De magnifiques ouvrages, généralement fort bien illustrés de planches en noir et souvent en couleurs, témoignent du souci de rendre avec soin l'œuvre originale.

MAURICE SÉRULLAZ.

CENTENAIRE DE BOURGET

Le pèlerinage et l'exposition d'Hyères



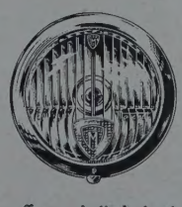
Le général Daille.

HYÈRES, la ville des Palmiers, où Paul Bourget séjourna pendant près de quarante hivers — de 1896 à sa mort — se devait de prendre sa part des hommages rendus par la nation au grand écrivain, dont on célébrait cette année le centenaire. Un véritable pèlerinage, dont l'initiative était due à l'actif maire de la cité, M. Clotis, a conduit voilà quelques semaines à la villa « Le Plantier », qu'occupait l'auteur du *Disciple*, des admirateurs nombreux et fervents, en tête desquels M. Gérard Bauër, de l'académie Goncourt. Le général Daille, neveu de Paul Bourget, accueillit les personnalités dans la vaste maison rose à arcades, couronnée d'une tour, qui renaît lentement des dévastations guerrières au milieu de son parc d'aspect quasi tropical.

L'exposition, où se trouvaient réunies de nombreuses reliques — portraits, tableaux, souvenirs — fut assaillie par une foule visiblement insensible aux gloses méprisantes du snobisme. La même foule écouta, émue, l'allocution où Gérard Bauër évoqua le souvenir de son maître et ami. La gloire de Paul Bourget résiste solidement aux assauts du temps.

Dans un parc quasi tropical, la villa « Le Plantier ».

DERNIERS ÉCHOS DU SALON



Présentées sur plaques tournantes ou sur plan incliné, sélectionnées par de grands constructeurs ou des carrossiers aux noms prestigieux, les plus belles voitures françaises et étrangères offertes à l'admiration des visiteurs étaient équipées de projecteurs Equilux et d'antibrouillards Marchal.

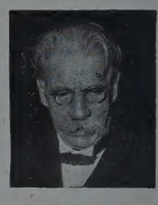
Parure traditionnelle des voitures élégantes, les projecteurs Marchal sont aussi le fruit de la technique la plus moderne. Ils assurent aux usagers une sécurité et un agrément de conduite qui n'ont, jusqu'ici, jamais été égalés.

Ce n'est pas sans raison que les voitures qui ont battu, à Montlhéry, de multiples records du monde, étaient équipées de projecteurs Marchal, comme l'étaient celles des vainqueurs d'épreuves sportives comportant de difficiles parcours de nuit, telles que Liège-Rome-Liège ou le Tour de France automobile.

LES QUATRE-VINGTS ANS DE CURNONSKY

LE prince des gastronomes vient d'avoir quatre-vingts ans, et ses innombrables amis ont tenu à fêter cet anniversaire autour d'une table, comme il se doit. Aussi une série de dîners, dignes de celui qui était à l'honneur, lui ont-ils été offerts pendant le courant du mois d'octobre. Entre autres, quatre-vingts restaurateurs parisiens l'ont traité fastueusement dans un établissement de la rive gauche. En outre, ils ont décidé d'apposer dans leurs restaurants une plaque réservant une place à Maurice Sailland-Curnonsky, « hôte d'honneur de la maison ». Hommage bien dû à celui qui s'est consacré à l'illustration de la cuisine française, et qui est au surplus un grand lettré.

LE DOCTEUR SCHWEITZER A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES



ÉLU au mois de décembre dernier à l'Académie des Sciences morales et politiques, le docteur Schweitzer a pris séance le 21 octobre. Une assistance extrêmement nombreuse où toutes les classes de l'Institut étaient représentées emplissait la salle. La reine Elisabeth de Belgique était au premier rang du public. Chaleureusement accueilli lorsqu'il fut introduit par le secrétaire perpétuel, M. Albert Buisson, le docteur Schweitzer prit la parole, après quelques mots d'accueil du président, M. Jacques Rueff, et présenta une communication sur l'éthique chrétienne à travers les âges qui, par son élévation, fit une profonde impression.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

« Ballet », par Serge Lido

POUR la deuxième fois Serge Lido, le photographe attitré des danseuses et des danseurs, consacre un album au ballet. Dire une fois de plus la qualité des photographies est superflu. Elles sont accompagnées de commentaires d'Irène Lidova et de textes de présentation dus à Serge Lifar, à George Balanchine, d'Anton Dolin et du marquis de Cuevas. La signature de ce numéro de *Ballet* a d'ailleurs donné lieu à une charmante réception qui groupait, dans une librairie de la place Dauphine, les étoiles les plus aimées.

Plus tard combien revivront, en regardant les photographies réunies dans ce livre, des souvenirs enchanteurs !

Infatigable chasseur d'images, Serge Lido évoque les danseurs et les danseuses dans leur cadre humain autant que dans leur décor scénique.

MARTINE CADIEU.

Deux albums de « Life »

EN novembre dernier la grande revue américaine *Life* présentait au musée d'Art moderne une sélection des plus remarquables photographies publiées par elle depuis quinze ans. Cet ensemble a traversé l'Océan. Il est maintenant exposé Faubourg-Saint-Honoré, dans les salons des services américains d'information, où il attire de nombreux visiteurs. *Life* a, d'autre part, réuni les exemples du travail de ses opérateurs en un très bel album, qui, selon l'expression du préfacier, M. Edward Steichen, prouve que les photographes travaillant dans les journaux ont apporté une contribution directe à l'art de la photographie.

C'est un autre magnifique ouvrage que la même revue vient d'éditer sous le titre *Life's Picture History of Western Man*. Il a pour but d'illustrer le riche héritage culturel que partagent en commun les Européens et les Américains. Il reproduit beaucoup d'œuvres les plus marquantes de l'art occidental et il enrichira la bibliothèque de tout amateur de beaux livres.

Invitation au voyage

CLARTÉS (18, rue Séguier, Paris). — Sous ce titre se présente une encyclopédie qui se propose de donner à tous des clartés de tout, c'est-à-dire de donner l'essentiel sans entrer dans des détails trop techniques ou superflus. L'écueil est de simplifier à l'excès, d'effleurer les sujets. Pour l'éviter, *Clartés* s'est adressé à des écrivains aptes à présenter sans les trahir, et de façon facilement assimilable, les travaux de spécialistes. Le volume, consacré aux voyages et qui promène le lecteur à travers les routes du monde, est un bon exemple de la valeur de la méthode.

Petit Guide du bon automobiliste (Editions sociales françaises).

RÉALISÉ par Sven Sainderichin avec le concours de la Prévention routière, de la Shell française et d'un groupe de techniciens, cet ouvrage apporte les conseils les plus précieux et les plus divers à qui veut devenir un bon automobiliste.

Le bon automobiliste, que le guide met en scène sous le nom de M. Lesage, prend soin de sa voiture ; il l'entretient, il la ménage, il la conduit prudemment ; il réduit au maximum les risques d'accident. A M. Lesage s'oppose M. Lefol ; tout le monde l'a déjà rencontré sur la route : c'est celui qui double dans un virage ou en troisième position, celui qui prend ses virages « à la corde » et tient à « faire du 110 ». Si M. Lefol n'est pas irrémédiablement endurci dans le mal, il trouvera dans cette plaquette l'occasion de faire son *mea culpa*.

Une série de
PHOTOGRAPHIES INOUBLIABLES
de la revue américaine LIFE

sont exposées du 17 octobre au 14 novembre 1952

AUX SERVICES AMÉRICAINS D'INFORMATION
41, FAUBOURG-SAINT-HONORÉ

tous les jours, de 9 heures à 18 heures

ENTRÉE LIBRE

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LE BRIDGE (N° 107)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 93

♠ 3 2
♡ A 9 8
◇ D 5 3 2
♣ 10 6 5 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A R D V 6 5 4
♡ ...
◇ 9 4
♣ A R 7 3

Les enchères :

SUD	OUEST	NORD	EST
2 ♠	3 ◇	passe	passe
3 ♠	passe	3 S A	passe
4 ♠			

Ouest entame du ◇ R et Est fournit le ◇ 6.

Ouest continue par ◇ A sur lequel Est défausse le ♡ 6.

Ouest joue ensuite ♠ 10 sur lequel Est défausse le ♡ 7.

Comment Sud doit-il jouer pour assurer son contrat ?

Sud prend le ♠ 10 avec l'as et joue ensuite ♠ R et D, laissant un atout à Ouest.

Sud joue ensuite ♣ as.

Si Ouest n'a pas de ♣ et coupe avec son dernier atout, il doit renvoyer une carte rouge et Sud défausse ses deux ♣ perdants sur ♡ A et ◇ D.

Si Ouest n'a pas de ♣ et refuse de couper, Sud lui donne la main en jouant le ♠ 4 et le résultat est le même.

Si Ouest, sur le ♣ as, fournit un petit ♣, Sud continue par ♣ roi.

Si Ouest n'a plus de ♣, il coupe (ou Sud lui donne la main avec un petit atout, si Ouest ne coupe pas) et doit renvoyer une carte rouge puisqu'il n'en a plus de noire.

Si Ouest fournit un second ♣, alors les ♣ sont sûrement répartis 3-2 (Ouest ne peut pas avoir quatre ♣ puisqu'il a déjà six ◇ et quatre ♠), Sud prend le dernier atout d'Ouest et affranchit ♣ en en donnant un.

ÉTUDE N° 94

♠ 5 3
♡ 5 4
◇ D 8 7 6 4 3 2
♣ 7 4

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R V 9
♡ A D 10
◇ A 10 9
♣ A D 10 3

Les enchères :

OUEST	NORD	EST	SUD
1 ♠	passe	passe	2 S-A
passe	3 ◇	passe	3 S-A

Ouest entame du ♠ 4, Nord joue le ♠ 3, Est le ♠ 10 et Sud prend du ♠ V. Sud joue alors ◇ A, Ouest ◇ R, Nord ◇ 2 et Est ◇ 5.

Comment Sud doit-il continuer ?

Un des plus brillants 3 sans-atout que je connaisse.

ANDRÉ CHÉRON.

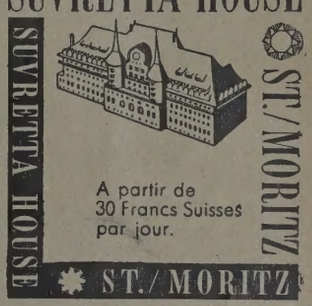
PORTRAITS DE BRIDGEURS

LE DOCTEUR MACOUMAYE ET SES PARTENAIRES

Léopold

La silhouette de Léopold — et nul ne lui connaît d'autre nom — se reconnaît de loin : il est court, large et gros; certains pensent qu'il roule et ne marche pas ; son ventre déborde sa ceinture; rien n'altère sa bonne humeur, et si son partenaire fait quelque bévue trop lourde, sa colère est vite éteinte. Il fut longtemps le pilier du café du Commerce. Il a gardé de cette époque une nostalgie du bridge plafond, et il explique couramment qu'au contrat trop de fantaisies sont permises. Il dit aussi qu'au contrat les méthodes d'annonces sont si rigoureuses qu'elles ne laissent place à aucune initiative personnelle tant les règles y sont étroites. Vous pensez que ces deux points de vue sont contradictoires ? Ce n'est pas l'avis de Léopold, qui les défend l'un et l'autre. Au demeurant, ses partenaires l'apprécient autant que quiconque : quarante ans d'expérience lui ont appris à jouer la carte avec finesse, et, quoi qu'il en dise, il respecte exactement le système d'annonces convenu.

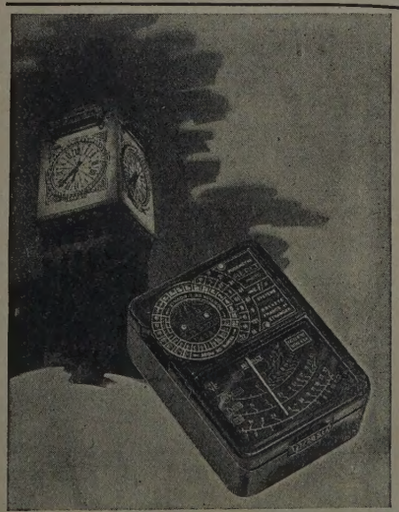
SUVRETTA HOUSE



SUVRETTA HOUSE
ST./MORITZ
A partir de 30 Francs Suisses par jour.
ST./MORITZ

JE NE ME LÈVE PLUS DE TABLE! ...
long 0m92 larg 0m47 haut 0m85
LA SERVANTE CHAUFFANTE A.F.
vous le permet, grâce à son étuve calorifugée (munie de deux plaques chauffantes de 125 watts tenant plats et assiettes au chaud à portée de votre main) et à ses tiroirs bien compartimentés pour 120 pièces d'argenterie.
UN SEUL GESTE ET SANS QUITTER VOTRE CHAISE, LA TABLE EST SERVIE ET DESSERVIE.
3 modèles: NORMALE, FERMEE, à ABATTANTS.
Documentation et vente exclusive chez
A. FOURNIER & Cie
62, Rue St-SABIN, PARIS XIe - ROQ 43-50
EXPÉDITIONS : PROVINCE, COLONIES, ÉTRANGER

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE
UNE PART de PRODUCTION
GARANTIT A 100 % votre pouvoir d'achat



d'un coup d'œil...
et aussi facilement que vous lisez l'heure, vous lirez
TEMPS DE POSE ET DIAPHRAGME
instantanément sur votre POSEMÈTRE
RÉALT
Le plus pratique du monde, le seul réellement à lecture directe grâce à ses cadrans interchangeables photo ou ciné, pour toutes émulsions et vitesses d'obturation.
Breveté dans le monde entier
En vente chez tous revendeurs photo.
Pour documentation gratuite N° 1 et pour Gros et Exportation, écrire à
RÉALT-PHOTO
95, rue de Flandre, Paris.
Prisma Publicité.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.

NOV 17 1952

UNE RÉSERVE DE CLASSE

FAITES CONFIANCE AUX GRANDES MARQUES

Création Draeger